

LA QUESTION VAZIMBA HISTORIOGRAPHIE ET POLITIQUE¹

Jean-Pierre DOMENICHINI
Membre titulaire de l'Académie Malgache
Commandeur de l'Ordre National

Est-il utile de revenir sur la question vazimba dans l'histoire d'Imerina ? J'en avais déjà traité ici même dans une communication en 1977 à partir de l'histoire de Ranoro². Bakoly et moi avons donné une synthèse dans l'un des chapitres de l'histoire malgache que nous avons commencé de publier en 2002 et 2003³, avant que Bakoly ne tombe malade et ait été contraint de renoncer au projet. Temporaire, la renonciation est, pour elle, devenue définitive. Depuis ce temps, l'ouvrage de Gilberte Ralaimihoatra aurait dû encore donner à penser à tous ceux qui pensent⁴.

Mais si je reviens aujourd'hui sur cette question, c'est que pour mieux nous faire comprendre, il est nécessaire de resituer la question, d'une part, dans le contexte de l'histoire malgache et, d'autre part, dans celui de la création d'une sorte de mythe qui illustre bien ce que produisit le discours colonial d'une conquête se voulant parfaite et définitive.

Pour le contexte de l'histoire malgache (je dis bien de l'histoire et non de l'historiographie), il faut bien voir que beaucoup d'historiens restent prisonniers des seules sources écrites et continuent à penser et à écrire que l'on ne peut rien dire des périodes antérieures au 16^e siècle. Ce serait toujours le temps des « siècles obscurs ». Or, non seulement l'archéologie peut apporter ses lumières, mais aussi toutes les sources qui alimentent l'histoire culturelle comme la langue, les idées des religions traditionnelles et les grands concepts qui sont propres à une civilisation. Pourquoi la démarche de Dumézil ou de Benveniste dans les études indo-européennes ne serait-elle pas applicable au monde austronésien ? Pour Bakoly et moi, la conjugaison des connaissances malgaches et de celles de l'Asie du Sud-Est et du monde austronésien⁵ permet d'éclairer une partie de l'histoire des premiers temps que les hommes vécurent à Madagascar⁶.

Pour résumer, disons que les progrès de la connaissance historique font que nous savons

¹ Conférence à l'Académie Nationale des Arts, des Lettres et des Sciences, Tsimbazaza, Antananarivo, lors des « Journées de l'archéologie », 12-15 décembre 2007.

² J.-P. DOMENICHINI, «Antehiroka et Vazimba : Contribution à l'histoire de la société du XVI^e au XIX^e siècle», *Bulletin de l'Académie Malgache*, 1978, n° 56 (1-2), pp. 11-21; et revu, «Les Antehiroka et la royauté vazimba», *L'Express de Madagascar*, Antananarivo, du 7 au 27 août 2004.

³ Ces chapitres, dont certains sont donnés en référence dans les notes suivantes, sont disponibles soit sur le site de *clicanoo.com*, soit, gratuitement, sur celui de *ile-bourbon.net*. Cf. notamment J.-P. DOMENICHINI et B. D.-RAMIARAMANANA, «Des Vazimba aux Andriana», *Le Journal de l'Île de la Réunion*, 16 février 2003.

⁴ Gilberte RALAIMIHOATRA-NICOLE, *Et si la lune ne revenait pas ? Madagascar – Le secret des Vazimba*, Saint-Denis de La Réunion, Ed. Grand Océan, 2001, 164 p.

⁵ Pour la compréhension de la culture malgache, la connaissance des travaux faits dans l'optique de la communauté culturelle austronésienne est infiniment plus utile que celle des études sur l'Afrique noire de l'espace impérial et francophone. Citons, par exemple, un ouvrage de l'université de Kyoto : Yoshikazu TAKAYA (ed.), *Madagascar : Perspectives from the Malay World*, Kyoto, Center for Southeast Asian Studies, 1988, 262 p., qui, outre des contributions à la connaissance de Madagascar, comporte *in fine* une discussion intéressante sur les faits « malais » dans la culture du riz dans la Grande Île.

⁶ J.-P. DOMENICHINI et B. D.-RAMIARAMANANA, «Les navigations austronésiennes dans l'Océan Indien», *Le Journal de l'Île de la Réunion*, 3 novembre 2002, pp. 16-17 ; «Des premiers habitants de la Grande Île», *Le Journal de l'Île...*, 10 novembre 2002, pp. 20-21 ; «Les principautés des embouchures», *Le Journal de l'Île...*, 17 novembre 2002, pp. 12-13 ; et «La religion des grands ancêtres», *Le Journal de l'Île...*, 24 novembre 2002, pp. 14-15.

que, hors de Madagascar, les grands ancêtres (*razandrazana*)

- avaient été les premiers grands navigateurs de l'humanité, et qu'ils pratiquaient la navigation hauturière⁷,
- qu'ils avaient inventé ou mis au point en Asie du Sud-Est un néolithique particulier avec ses cultures de l'igname, du taro, du riz, de la canne à sucre, du bananier, des agrumes, des épices et de bien d'autres plantes⁸, toutes inscrites au patrimoine de l'humanité,
- qu'ils pratiquaient la métallurgie du fer connue dans toute l'Asie du Sud-Est au plus tard au 5^e siècle avant l'ère chrétienne, la métallurgie du bronze étant connue depuis bien plus longtemps,
- qu'ils avaient des organisations sociales et politiques complexes qui avaient donné naissance à des thalassocraties comme celle du Champa, dont on peut penser qu'elle a tenu une grande place dans l'occupation de la Grande Île,
- et qu'ils avaient peuplé cette Grande Île bien avant que des Bantous n'aient pu y arriver, puisque les études africanistes ont montré depuis plus de trente ans que les migrations bantoues n'atteignirent les côtes de l'Afrique orientale qu'à la fin du premier millénaire de l'ère chrétienne.

Les mêmes progrès font que nous savons aujourd'hui que Madagascar était déjà habitée par des hommes

- en 380 avant l'ère chrétienne par les études palynologiques⁹ et les datations et reconstitutions qu'elles permettent,
- au 5^e siècle avant l'ère chrétienne par l'interprétation des données historiques, puisque la cannelle qu'elle produisait arrivait sur la table d'Hérodote¹⁰,
- et vraisemblablement dès le 7^e siècle avant l'ère chrétienne, puisque les paléontologues datent actuellement de la période des 7^e-5^e siècles la disparition des lémuriens géants et qu'il y a fort à penser que les hommes furent à l'origine de cette disparition, ne serait-ce que par la destruction de beaucoup de leurs habitats forestiers.

Ceci admis, il nous faut comprendre pourquoi, dans l'opinion publique et la presse, voire dans l'enseignement, les temps antérieurs au 16^e siècle de notre ère auraient été ceux d'une primitive sauvagerie représentée par les Vazimba. Pourquoi aussi ces Vazimba auraient été une population d'origine africaine. C'est ce que je voudrais expliquer en faisant en quelque sorte l'ethnoarchéologie de l'historiographie coloniale qui a développé et entretenu ces thèmes. D'une historiographie coloniale qui continue de nos jours à défendre des positions scientifiquement obsolètes. Je voudrais enfin définir à nouveau de façon plus complète ce que furent en réalité ces Vazimba.

⁷ J.-P. DOMENICHINI et B. D.-RAMIARAMANANA, «Les premiers navigateurs de l'humanité», *Le Journal de l'Île...*, 20 octobre 2002, pp. 18-19.

⁸ J.-P. DOMENICHINI et B. D.-RAMIARAMANANA, «L'invention de l'agriculture en Asie du Sud-Est», *Le Journal de l'Île...*, 27 octobre 2002, pp. 16-17.

⁹ D. A. BURNEY, «Pre-settlement vegetation changes at Lake Tritrivakely», Madagascar. *Palaeoecology of Africa*, 1986, 18, pp. 357-381; et du même, «Late Holocene Vegetational Change in Central Madagascar», *Quaternary Research*, 1987, 28, pp. 130-143; et «Late Holocene environmental changes in arid southwestern Madagascar», *Quaternary Research*, 1993, 40, pp. 98-106. – Ramilisonina (communication orale) dit que Burney a corrigé en 380 avant l'ère chrétienne la date imprimée de 350.

¹⁰ Cf. HÉRODOTE (*Histoires*, III) in B. RAMIARAMANANA et J.-P. DOMENICHINI, *Les premiers temps de l'histoire malgache. Nouvelle définition d'un champ de recherche*, 1986, 38 p.) qui reprend en compte des données antiques et médiévales, examine des hypothèses et tente un bref essai de reconstruction. Ce document a largement circulé dans les cercles intéressés.

LA NAISSANCE DE L'HISTORIOGRAPHIE COLONIALE

Une des préoccupations des découvreurs et surtout des colonisateurs, normalement pour définir leur politique, était de se renseigner et de connaître les pays dans lesquels ou avec lesquels ils travaillaient. Ici, ce fut l'*Histoire de la Grande Île Madagascar* de Flacourt, qui inaugura la série des ouvrages faisant ou prétendant faire cette histoire. Appartenant à l'Occident chrétien, les auteurs, quand ils essayèrent de comprendre, le firent avec les cadres de pensée qui étaient les leurs à cette époque. Ainsi, pour Flacourt et son éducation judéo-chrétienne, la circoncision ne pouvait provenir que de l'alliance de Yahvé et d'Abraham, donc être d'origine juive ou sémitique, alors que l'on sait bien maintenant qu'elle était pratiquée par de nombreux peuples n'ayant jamais eu de relations avec le peuple d'Israël, notamment nombre de tribus d'Afrique noire et d'Aborigènes d'Australie. Souvent pratiquée à l'occasion des rites de passage, la circoncision est une mutilation physique facile, et sans dommage pour la santé et l'activité future du circoncis, qui marque définitivement et irrévocablement l'appartenance tribale ou ethnique¹¹. À Madagascar, elle indique le fait qu'un garçon, de petit prince de la forêt, est devenu le sujet d'un *mpanjaka* et qu'il a le droit d'être enterré dans le tombeau ancestral. Il peut alors devenir un *razana*.

Mais si les premiers colonisateurs posèrent, dès le départ, des interprétations qui traversèrent les siècles et parvinrent jusqu'à nous (en politique, la coupure se situant en 2002¹²), c'est à la fin du 19^e siècle que fut réellement constitué le corpus qui servit à la politique de la puissance tutélaire et à l'enseignement organisé par celle-ci. Les missionnaires nous donnèrent une première vision. Si l'on doit excepter les personnalités d'un jésuite français, François Callet, et d'un pasteur norvégien, Lars Vig, lesquels travaillèrent pour comprendre le premier l'histoire de l'Imerina et le second la religion malgache, cette vision fut celle d'un peuple qui ne connaissait pas la « vérité », qui ne vivait que de « superstitions » et qu'il convenait non seulement de convertir à la « vraie religion », mais aussi d'amener à ce qui était leur propre civilisation qui, dans leur esprit, était « la Civilisation ». Se rappelle-t-on qu'il fallait mettre des chaussures pour aller au temple ou à l'église? La foi passait par les souliers.

C'est dans cette atmosphère intellectuelle qui théorisait les races et les différenciait entre plus ou moins supérieures et plus ou moins inférieures, et qui avait posé que l'essence de l'Occident, techniquement supérieur il est vrai, possédait la supériorité sur toute autre civilisation et tout autre peuple. Que la civilisation chrétienne était la Civilisation avec une majuscule à l'initiale. La « vraie » civilisation ne pouvait être que la sienne. Les poncifs sur le futur colonisé se sont d'ailleurs formés avant l'expansion coloniale dès le 19^e siècle : tout comme on montrait les animaux exotiques, les « sauvages » étaient montrés au public des États-Unis et d'Europe dans de véritables « zoos humains »¹³.

La « politique des races »

C'est dans ces circonstances qui furent celles de la prise de possession et de la

¹¹ Arnold VAN GENNEP, *Les rites de passage...*, Paris, Émile Nourry, 1909, 288 p. [réimpression 1969 par Mouton & Co et Maison des Sciences de l'Homme, Paris / La Haye].

¹² Le discours du Président de la République Française lors de l'inauguration du Musée du Quai Branly à Paris, a peu après officialisé la nouvelle position de l'ancienne métropole. Cf. J.-P. DOMENICHINI, « Politique française et histoire de Madagascar », publié sur le site *tsiki.net*, Antananarivo, juin 2007. Texte repris en grande partie sous le titre « Histoire de Madagascar. Analyse d'un historien », dans *La Gazette de la Grande Île*, 28 août 2007, p. 12.

¹³ N. BANCEL, P. BLANCHARD, G. BOËTSCH, É. DEROO et S. LEMAIRE (dir.), *Zoos humains, XIX^e et XX^e siècles*, Paris, La Découverte, 2002, 480 p.

« pacification » (en fait, la véritable guerre de conquête), que cette histoire se mit au service du pouvoir politique. Pour gouverner le pays, Gallieni appliqua la « politique des races ». Il est inutile d'insister sur l'aspect du « diviser pour gouverner », il vaut mieux se souvenir que, face aux populations régionales qui occupaient l'espace malgache, les Européens y virent autant de souches distinctes avec, pour chacune, une homogénéité biologique d'origine. À ses débuts, l'Académie eut même à entendre des essais d'affinement des approximations des politiques. Avec l'arsenal des outils pseudo-scientifiques de l'anthropologie physique de l'époque (les mensurations, les formes du crâne, les indices crâniens et autres)¹⁴, l'on voulut définir les races et les sous-races, comme on pensa l'avoir fait pour le Sud-Est et l'Extrême-Sud¹⁵. Dans son *Ethnographie de Madagascar*¹⁶, Jully, Président de l'Académie, a employé le mot « race » onze fois au singulier et au pluriel, et le mot « crâne » trois fois, sans oublier le mot « atavisme », récurrent dans ce milieu : « Et le chef Andriana l'apprend à ses sujets, par hasard, dit la légende, par atavisme, affirmerons-nous ». On sait bien, maintenant depuis un demi-siècle, que toutes les enquêtes faites alors de par le monde et que les crânes et les ossements collectés encombrèrent inutilement les archives et les réserves des musées. Cette anthropologie physique, dont on doit se souvenir qu'elle était alors encore enseignée à nos médecins malgaches, est aujourd'hui totalement abandonnée. Faut-il encore rappeler, comme le fait si bien le Professeur Yves Coppens, qu'il n'y a qu'une seule race humaine et que ses origines se trouvent sur le continent africain.

Se fondant sur une distinction qui croyait avoir discerné des Malgaches d'origine africaine et d'autres d'origine asiatique, la « science coloniale » (il faut mettre des guillemets, car ce fut une science plus qu'imparfaite) insista beaucoup plus sur ce qui était « essentiel » à ces « races » et leur incapacité à s'élever à un niveau culturel analogue à celui de l'Occident. Le groupe africain aurait été « inférieur » et, non dans l'absolu mais relativement au précédent, l'autre évidemment relativement « supérieur ». Déjà pour certains missionnaires, ces *a priori* sont évidents : ils sont favorables aux Asiatiques et dépréciatifs pour les Africains. Pour s'en convaincre, il suffira de lire le pasteur norvégien Lars Dahle, quand il fait des hypothèses sur les origines des Malgaches : selon une interprétation de l'histoire biblique de Noé, les Africains noirs, descendants de Cham, ne pouvaient être que les « esclaves des esclaves de ses frères »¹⁷, Sem et Japhet.

Cette supposée opposition entre Malgaches d'origine africaine (les « côtiers », dit-on habituellement) et les Malgaches d'origine asiatique (essentiellement les Merina) fut la base de la politique coloniale et post-coloniale jusqu'en 2002, date à laquelle les précédents dirigeants de la II^e République espéraient encore, jouant sur une telle structure, obtenir l'aide de l'ancienne puissance tutélaire et provoquer une guerre civile sur une base « ethnique ». L'opposition entre ce qui serait des ethnies était considérée comme inéluctable. C'était l'époque où Condoleezza Rice aux États-Unis pensait que la guerre civile était inévitable à Madagascar. Les nombreux Ph.D. dus aux chercheurs Américains n'avaient pas fourni au Département d'État les éléments qui lui auraient permis de mieux apprécier la situation nationale. Il serait bon d'en faire une évaluation approfondie. Il faut aussi se souvenir que des

¹⁴ Rappelons que l'Europe elle-même ne fut pas exempte des excès de cette anthropologie physique. Il suffit de lire le livre de Guy BECHTEL (*Délires racistes et savants fous*, Paris, Plon, 2002, 246 p.) où l'on voit définir l'homme criminel, la folie de Jésus ou la psychologie de la race allemande!!!

¹⁵ M. ROUQUETTE, « Anthropométrie des races autochtones de la province de Fort-Dauphin », *Bulletin de l'Académie Malgache*, n.s., 1914 (1917), pp. 37-71. Il n'est pas indifférent que l'auteur ait été vétérinaire et se présentait comme tel à l'Académie.

¹⁶ Rédigé au moment du Congrès colonial de 1905 et publié en 1906, ce texte de Jully tend à résumer ce que l'on savait à ce moment-là sur l'origine des Malgaches.

¹⁷ L. DAHLE, «The Race Elements of the Malagasy, and Guesses at Truth with regard to their Origin», *Antananarivo Annual*, VII, 1883, pp. 12-28, – pp. 210-228 dans la réédition de 1896.

chercheurs français majoritairement « progressistes » de l'ancienne ORSTOM pensaient dans les années 1960 qu'une telle guerre civile était inévitable, envisageant une situation analogue à celle qui explosa plus tard au Ruanda. Se souvenir aussi que, très récemment, mais avant 2002, une universitaire française soutenue par sa directrice de thèse, écrivait que cette opposition entre Merina et Sakalava était irréductible ou irrémédiable¹⁸. Que l'on me permette de poser ici la question de savoir si, en fait, par leurs pensées, leurs discours et leurs écrits, ces auteurs ne nourrissent pas avec acharnement une idéologie destructrice et, l'espérant sans cesse, n'attendent plus que cette guerre qu'ils souhaitent de tous leurs vœux, soit une guerre qui confirmerait leurs prédictions.

La tentative de 2002 a encore échoué, car ils n'ont pu tromper la sagesse du peuple malgache qui sait bien que, par delà les différences régionales, il est un dans toute sa culture. Foncièrement racistes, ces auteurs étaient certains, ayant déjà oublié le référendum de 1972 en faveur du Général Gabriel Ramanantsoa, qu'un candidat merina ne saurait obtenir des suffrages favorables chez les « côtiers » : le vote aurait dû lui aussi être ethnique. Sans doute n'ont-ils pas vu ou pas voulu voir que le nouveau Président de la République installé en 2002 était accueilli par des foules, comme on le vit notamment à Mananjary et à Manakara, alors même que son hélicoptère avait accusé un très grand retard et aurait pu justifier une dispersion au moins d'une grande partie de ceux qui étaient venus pour l'accueillir.

Les « scientifiques » du début de l'époque coloniale fournirent un semblant de justification à cette politique. Le premier rôle fut joué par un ancien agent consulaire, Gabriel Ferrand, qui avait été en poste à Mananjary et qui devint par la suite un grand spécialiste de l'Orient et de ses sources historiques arabes et chinoises. Gabriel Ferrand qui, sous le premier protectorat, voulait organiser des milices malgaches pour aider l'armée française au moment de la prévisible guerre de conquête, publia en 1908 « L'origine africaine des Malgaches »¹⁹. Se référant aux descriptions plus qu'approximatives des anciens voyageurs (Ferrand n'était vraiment pas un anthropologue physique dans l'air de son temps), il y reprenait les hypothèses de Lars Dahle, mais en leur donnant une forme affirmative et simple qui pouvait apparaître scientifique et sa thèse reçut l'approbation du monde politique.

Antérieure, *L'origine des Malgaches* d'Alfred Grandidier de 1901²⁰ qui s'était surtout appuyé sur les données de la culture malgache pour établir l'origine austronésienne, dirait-on aujourd'hui, de la population de la Grande Île, fut dès lors condamnée. Pour Grandidier, les phénotypes noirs étaient majoritairement d'origine mélanésienne (c'était la faiblesse de ses conclusions à cause de l'insuffisance encore des études sur le Sud-Est asiatique, on dirait plutôt aujourd'hui « protomalais ») et minoritairement d'origine africaine provenant de la traite contemporaine des Makoa. Aujourd'hui, l'on sait d'après les récits chinois du 2^e siècle et les bas-reliefs d'Angkor au Cambodge²¹ que, sans aller jusqu'en Mélanésie, il existait en Asie du Sud-Est des populations austronésiennes noires au phénotype négroïde.

¹⁸ Marie-Pierre BALLARIN, 2000, *Les reliques royales à Madagascar. Sources de légitimation et enjeu de pouvoir (XVIII^e-XX^e siècles)*, Paris, Karthala, 470 p. Mal orientée au départ dans ses recherches, l'auteure a été recrutée par l'IRD, l'ancienne ORSTOM devenue Institut Français pour le Développement, pour étudier, avec résidence à Nairobi, les royaumes bantous afin d'expliquer les royaumes sakalava! On le voit, le lobby français de la science coloniale, qui ignore un colloque international du CNRS vieux de trente ans (Luc BOUQUIAUX éd., *L'expansion bantoue. Actes du Colloque international du CNRS, Viviers (France). 4-16 avril 1977*, Paris, SELAF, 1980, 3 vol.), est toujours encouragé par les institutions de l'ancienne métropole. Il y aurait, pour la connaissance de Madagascar, bien mieux à faire en Afrique de l'Est, même d'un point de vue malgache.

¹⁹ Gabriel FERRAND, « L'origine africaine des Malgaches », *Journal Asiatique*, 1908, 10 (11), pp. 353-500.

²⁰ *L'origine des Malgaches*, Paris, 1901, 180 p.

²¹ Michel JACQ-HERGOUALC'H, *L'armement et l'organisation de l'armée khmère aux XII^e et XIII^e siècles d'après les bas-reliefs d'Angkor Vat, du Bayon et de Banteay Chmar*, Paris, PUF (Publications du Musée Guimet, XII), 1979, 242 p.

L'anthropologie coloniale

Ferrand donnant une caution semblant scientifique à la politique de Gallieni, le succès de sa thèse faisait parfaitement le jeu du gouvernement colonial. Les Africains ayant été les premiers, en tant que « race inférieure », ne pouvaient pas encore avoir une civilisation. Ils ne pouvaient être que des « primitifs ». En faisant des Vazimba des Africains, les habitants de Madagascar auraient été jusqu'au 16^e siècle des « primitifs ». Un peu de « civilisation » leur aurait alors été apporté par les « Indonésiens ».

Cette vision du passé a été largement diffusée en milieu malgache, et aujourd'hui encore, beaucoup de nos contemporains réagissent négativement, quand on les amène à envisager une hérédité vazimba, tout comme certains de nos étudiants « côtiers » se sentent soulagés, rassérénés et libérés d'une sorte de mépris, lorsqu'ils découvrent que certains mots propres à leurs dialectes et qu'ils croyaient d'origine africaine, puisqu'on ne les retrouvait pas en merina, ont en réalité un étymon austronésien²².

L'image du Vazimba était et reste tout à fait dépréciative. Il y a une dizaine d'années, la journaliste chargée de l'histoire dans un bon quotidien de la capitale, en faisait le portrait du parfait sauvage : n'ayant aucune éducation, ne connaissant ni l'agriculture ni le fer ni la poterie ni le tissage, tout au plus savaient-ils tresser (*mandrary*). Et ce, quoique cette « historienne » ait, dans sa carrière, manifesté publiquement des options résolument nationalistes. Il est vrai que le nationalisme à Madagascar consiste souvent, pour des questions concernant la culture ou l'histoire proche, à contester par la négation, mais pour les périodes lointaines, il accepte sans broncher les plus grands mensonges – ou erreurs – de la pensée coloniale et notamment ceux dont il ne saurait être fier. Dans l'entre-deux-guerres, certains penseurs de l'administration se réjouissaient des « progrès » faits par leurs protégés. En accord avec l'idéologie raciste de ce temps, ils supposaient un véritable changement de nature biologique : ces bons élèves étaient donc considérés comme des « mutants », et certains des Malgaches concernés se réjouissaient eux-mêmes d'être des « mutants » !

Les préjugés racistes se retrouvaient même chez des Français antiracistes. Bakoly et moi avons bien connu, depuis 1960 et pendant vingt ans, un homme qui, dans son enfance, accompagnait son père aux réunions de la Ligue des Droits de l'Homme à Paris, qui était socialiste, et qui fut sans doute un incontestable indigénophile parmi les administrateurs à Madagascar. En 1970, je lui racontais que j'avais inspecté le lycée de Farafangana et le CEG de Vangaindrano. Pour lui, les élèves qui y étudiaient ne pouvaient être que Merina ou Betsileo. Je lui affirmais qu'il y avait évidemment des enfants de fonctionnaires en poste dans la ville, mais aussi des élèves antesaka. Il avait beaucoup de mal à admettre que « ses Antesaka » puissent étudier dans le secondaire et le supérieur. L'« assimilation » désirée par les meilleurs des administrateurs n'aurait-elle été qu'un rêve ? N'aurait-elle été qu'une utopie parmi d'autres ? Une telle incompréhension de l'Autre n'est-elle pas le paradoxe du pays des droits de l'homme ? La formule bien connue « Aime ton prochain comme toi-même » n'a que peu de sens dans les rapports coloniaux. Le « sauvage » est un horsain qui, jamais, ne peut être un prochain.

²² Quoiqu'il soit citoyen américain, il faut ranger Raymond KENT dans l'École coloniale qui, dans son *Early Kingdoms in Madagascar. 1500-1700* (New-York, Holt, Rinehart and Winston, 1970, XVI-336 p.), s'attaque à ce qui serait le « mythe » de l'unité malgache et en trouve la preuve dans le mot « Ankoala », lequel ne se trouve pas en merina. Il ignorait à la fois le mot dialectal *hoala*, son sens de « baie, embouchure » dans les dictionnaires existants, son étymon austronésien et les listes de mots communs au malgache et aux langues d'Asie du Sud-Est qui le répertorie. Il ignorait de même le nom de la capitale de la Malaisie, Kuala Lumpur, ainsi que le nom de nombreuses villes de ce pays situées sur des embouchures.

Les conséquences chronologiques

Les stéréotypes du darwinisme social tout autant que les besoins politiques coloniaux ont des conséquences sur la chronologie historique. On peut distinguer deux tendances. La première, patriotique ou nationaliste, est longue et accorde un début du peuplement commençant il y a 2.500 ans²³. La seconde, en accord avec le discours colonial, est courte. Anthony Jully, premier président de l'Académie Malgache, estime que, sur un substrat africain, les « Malais » (notamment les *andriana*) ne seraient arrivés qu'au 17^e siècle. On comprend bien pourquoi. Ces nouveau-arrivés appartenaient à une culture relativement supérieure et avaient établi un État sur la majeure partie de l'île, mais leurs droits sur la terre ne pouvaient pas être plus anciens que ceux de la France qui, au milieu du 17^e siècle, avait installé un « Gouverneur de Madagascar » à Fort-Dauphin en la personne de Flacourt. Quant à remonter plus loin dans le temps, l'architecte Anthony Jully, qui se targuait de faire de l'archéologie mais qui ne pensait qu'au monumental, posait qu'en Imerina, les Vazimba n'avaient laissé aucune trace intéressant l'archéologue ! Lorsqu'il fit creuser le sol pour les fondations de la Résidence Générale à Ambohitsorohitra, il fut contraint de déplacer tout un niveau de tombes dont ses ouvriers lui dirent que les défunts étaient tous malgaches. Mais le creusement permit de mettre à jour un second niveau de tombes plus profond dont on lui assura qu'elles n'étaient pas celles de Malgaches. Sans doute Jully a-t-il donc immédiatement admis qu'il s'agissait de Vazimba. Il ne nous en a rien dit de particulier : les temps de la sauvagerie ne méritaient aucun égard ni intérêt particulier.

La chronologie courte est caractéristique de la science coloniale. Le dernier grand représentant de la thèse en est Pierre Vérin²⁴. Pendant longtemps, il a tenu pour avéré que les Africains et les Asiatiques étaient arrivés en même temps à Madagascar vers le 10^e siècle²⁵; il refusa donc de chercher des sites plus anciens et refusa tout autant de tenir pour exactes des datations au C¹⁴ qui situaient des sites au début de l'ère chrétienne. Il en fut ainsi de la datation du site de Sarodrano au sud de Toliara et de datations faites sur des matériaux des Comores, qui furent sans doute touchées par les premières migrations austronésiennes. Ces datations n'auraient pu être que des erreurs des laboratoires, japonais pour Sarodrano, qui avaient étudié les échantillons qu'il leur avait fournis. Il fallait à tout prix prouver que les gens des plateaux n'avaient aucune antériorité de présence dans le pays, qu'ils n'avaient de ce fait aucune raison de le diriger et que devaient être appliquées les conditions de l'Indépendance de 1960 (un chef d'État « côtier », ayant fait des études en France, de religion catholique et, si possible, de gauche ou socialiste). Vérin était bien l'héritier et le successeur de Ferrand. Tardivement, il a difficilement accepté de remonter au 8^e siècle de l'ère chrétienne. Encore en

²³ Les dates les plus anciennes se rencontrant chez les chercheurs en anthropologie physique, de A. Rakoto-Ratsimamanga (1939), qui le situe vers 2500 avant l'ère chrétienne, à R. Fourquet et ses collaborateurs de l'institut Pasteur (1974), qui posent l'hypothèse d'une « origine proto-australéoïde prédravidiennne ». H. PERRIER DE LA BATHIE, 1936 (cité par H. DESCHAMPS, 1972, p. 35), propose, quant à lui, une fourchette de cinq siècles à quatre millénaires depuis la destruction de la forêt des hautes terres centrales, probablement dernière région peuplée de l'île.

²⁴ Pour mieux situer cet auteur dans le monde de la recherche africaniste, il faut se rappeler qu'il a accepté de diriger le doctorat de Bernard Lugan en panne d'autres directeurs français, qu'il lui a accordé la meilleure mention à Aix-en-Provence avec Jean-Louis Miège, et que son élève est devenu conseiller historique du chef de l'extrême-droite. – B. Lugan assimile « toute critique historique des notions de race ou d'ethnie à une nostalgie du stalinisme » et défend l'idée d'une Afrique « marquée par "un ordre naturel" anhistorique et organisé par l'ethnie immuable ou la race ». En Afrique, seules les « haines ancestrales » expliqueraient les génocides dans l'Afrique interlacustre et ailleurs.

²⁵ Notamment quand il révisa l'article « Madagascar » dans l'*Encyclopédie de l'Islam*, rédigé initialement par G. Ferrand. Cf. G. FERRAND et P. VERIN, « Madagascar », in: C.E. BOSWORTH, E. VAN DONZEL, B. LEWIS et Ch. PELLAT, *Encyclopédie de l'Islam*, Leiden / Paris, E.J. Brill / G.-P. Maisonneuve et Larose, 1986, tome V, pp. 943a-948b.

1989, dans le cadre de l'Opération Capricorne, lors de l'exposition « Arts de la vie et de la survie » organisée au Musée des Arts Africains et Océaniens de la Porte Dorée, il s'était battu (finalement en vain) contre tous les autres scientifiques engagés dans cette action pour imposer la chronologie la plus basse²⁶. Pour sa défense, il avancera qu'il se base sur les recherches archéologiques et qu'il fait état de ses résultats. En fait, l'archéologie devient ici un paravent pour nier une histoire que l'on peut connaître par ailleurs. C'est une archéologie hypercritique en quelque sorte intégriste et exclusive à l'intérieur de la science coloniale. Elle ne peut guère aider à écrire l'histoire malgache, parce qu'elle écarte les données qui ne vont pas dans le sens de sa thèse. Rappelons aussi que, dans un travail fait à la demande de l'UNESCO en 1974, Vérin a repris sans commentaire le schéma simpliste conçu par Ferrand, où celui-ci donne des pygmées pour premiers habitants, comme si ce schéma avait été confirmé²⁷. Dans ce cas, comme souvent dans la science coloniale, seule la répétition a valeur de preuve ou de démonstration, d'autant plus quand elle est imprimée. L'impression d'une erreur ou d'un mensonge n'en fait pas une vérité.

On le voit, la question de la chronologie²⁸ qui est un cadre essentiel pour faire et comprendre l'histoire, peut être donnée en partant non des faits reconnus et assurés, mais des *a priori* idéologiques. Les tenants français de la chronologie courte pourraient être regroupés sous le nom général des « historiens » de l'École Coloniale, dont la tradition fut établie bien avant qu'elle ne devienne l'École de la France d'Outre-Mer qui en conserva l'essentiel.

DES ÉTUDES SUR LES VAZIMBA

Engoncée dans ses modèles des sociétés et cultures colonisables, l'historiographie coloniale était prédisposée à prendre au pied de la lettre les traditions orales, dans lesquelles, doit-on dire, l'*andriana* est un héros civilisateur qui vient du Ciel pour mettre de l'ordre dans le chaos des êtres et hommes terrestres. Ceci au niveau le plus ancien et le plus profond. Les traditions orales recueillies au 19^e siècle, présentaient du passé de l'Imerina un récit qui dépréciait les anciennes dynasties pour n'accorder toute valeur civilisatrice qu'à la dernière issue d'Andriamanelo et de Ralambo. Les confirmations ou aménagements des anciennes pratiques et institutions étaient présentées comme de parfaites et totales innovations. L'historien colonial n'était pas préparé à avoir à interpréter ces traditions, à être « anatirovologue » comme d'autres ont pu être kremlinologues. Peut-être même fut-il heureux d'y retrouver ce qu'il en espérait. C'est ainsi que la question vazimba a longuement préoccupé nos prédécesseurs. De ceux-ci, nous retiendrons du début du 20^e siècle, Alfred Grandidier, Joseph Wilfried Rajaobelina et, plus récemment, Jacques Dez.

Jacques Dez : une mutation socio-économique

On pourrait penser que la dernière étude générale importante (celle que Jacques Dez a présentée à l'Académie Malgache en 1971²⁹), avait fait le point des études antérieures. Il n'en est rien, puisque les deux auteurs que j'ai retenus ne figure pas dans les références de Dez. Que l'on n'y trouve pas Rajaobelina n'est pas étonnant, car il a longtemps semblé normal, aux

²⁶ Communication de Michel Domenichini-Ramiaramanana, coordinateur principal de l'exposition.

²⁷ Michel MOLLAT, *Mouvements de population dans l'Océan Indien*, Paris, Champion, 1979, 462 p. Colloque Unesco *Relations historiques à travers l'Océan Indien* tenu en 1974.

²⁸ Cette opposition entre chronologie courte et chronologie longue n'est pas propre à l'historiographie malgachisante. On la retrouve également dans l'historiographie du Pacifique. Sans doute est-ce là un des caractères communs à ce genre de « science ».

²⁹ Jacques DEZ, « Essai sur le concept de Vazimba », *Bull. Acad. Malg.*, t. 49/2, 1971 (1972), pp. 11-20.

malgachisants même malgachophones, de tenir les auteurs malgaches pour négligeables. Mais qu'Alfred Grandidier n'ait pas été consulté est inadmissible, sauf à penser que les « acquis » de la science coloniale lui en ait *a priori* interdit la consultation.

Jacques Dez présente toutefois une hypothèse intéressante. Des Vazimba aux Malgaches qui suivirent, existerait une continuité disons génétique. Ce serait la même population qui se serait reproduite. La nouveauté proviendrait de l'évolution et des changements culturels qui seraient intervenus : « le terme Vazimba doit recevoir une signification socio-économique. Est Vazimba tout individu, toute société qui n'a pas dépassé un certain niveau technique caractérisé par l'absence de la connaissance de la métallurgie, de la riziculture et de certaines pratiques d'élevage³⁰. Le terme ne désigne donc pas une race, ni même peut-être un groupe, mais un état d'évolution. Il s'oppose ainsi au terme Merina. Est Merina tout individu ou tout groupe qui a réalisé la révolution technique à laquelle n'est pas encore parvenu le Vazimba. Un Vazimba qui réalise cette révolution devient Merina ». Cette évolution « socio-économique » (thème d'actualité au moment où le texte fut écrit³¹) se serait passée entre les règnes d'Andriamanelo et d'Andrianjaka.

Malgré la somme de travail et la quantité des informations réunies, Dez a souvent chaudronné (c'est-à-dire, dans le vocabulaire des psychanalystes, qu'il a dit une chose et son contraire), n'ayant pas compris les données de l'histoire orale ni les conceptions fondamentales de la culture malgache ancienne. J'y reviendrai. Mais ce qui est remarquable dans le texte de Dez, c'est, avec son cortège de vainqueurs et de vaincus, l'usage récurrent des termes de lutte, de guerre, d'embuscade, de guérilla, de contrainte, de domination, de nomadisme et de difficultés de survie par lesquels il pense comprendre cette ancienne société. Dans le détail, on le voit, il fait une application plus que romanesque du thème des guerres tribales, sans pouvoir envisager d'autres possibilités. Dans cette atmosphère d'insécurité, c'est à la terreur que les Vazimba aurait inspirée aux Merina et au traumatisme qu'elle aurait provoqué que l'on devrait le culte dont ils sont l'objet. Toute cette pseudo-psychologie ne fait pas honneur à cet auteur.

Joseph Wilfried Rajaobelina : les premiers habitants d'Imerina

La réflexion de Joseph Wilfried Rajaobelina³² permet d'aborder le milieu intellectuel malgache au début du 20^e siècle que préoccupait, il convient de le noter, la question de l'origine des Malgaches³³. D'une famille de la haute aristocratie très proche de la famille royale, il eût été, sans la colonisation, promis à un autre avenir. Mais comme un certain nombre de ceux qui étaient alors écartés des fonctions de l'État et en bon aristocrate, il voulait être le meilleur, tout autant en assimilant ce que les livres (dans ce milieu, les bibliothèques sont nombreuses et fort bien fournies), donc, disais-je, tant ce que les livres et les sciences pouvaient apprendre qu'en interrogeant les vieilles personnes qui avaient de quoi raconter l'histoire. C'est avec lui que la future *Dokotera* Marthe Ralivao s'initia aux logarithmes et à la trigonométrie. Le rôle d'éveilleur des consciences qu'il se donna, ne se limita pas à la seule propagation du christianisme. Il écrivit et publia notamment dans le *Mpanolo-tsaina* (revue

³⁰ C'est moi qui souligne.

³¹ C'était l'époque où les jeunes coopérants de gauche voulaient obtenir du Ministère des Affaires Culturelles la fusion de l'histoire et de la géographie combinées avec de la socio-économie dans ce monstre que fut la *tajefia*. Le Ministère m'avait nommé secrétaire de la commission constituée avec des représentants de l'enseignement public et de l'enseignement privé, notamment le Collège Saint-Michel. Pour ses initiateurs, il s'agissait bien d'idéologiser l'enseignement malgache et de préparer un régime socialiste.

³² J.W. RAJAobelina, «Ny mponina eto Imerina», *Mpanolo-tsaina*, 1917, n° 56, pp. 169-183. – Il a également publié sous le pseudonyme de Nemo.

³³ Cf. le pasteur RAVELOJAONA, « Ny razan'ny Malagasy », *Ny Mpanolo-tsaina*, n° 24, octobre 1909, pp. 220-231; et n° 25, janvier 1910, pp. 29-36.

trimestrielle imprimée par la Mission de Londres à Imarivolanitra) où l'on peut retrouver, ouvert sur le monde et ses préoccupations, tout un ensemble d'auteurs qui défendirent et illustrèrent une culture malgache moderne ancrée dans le passé.

Ayant discuté avec des jeunes de Tamatave sur le nom de la population des hautes terres centrales, il en vient normalement à parler des Vazimba qui y habitaient et pose la question qui préoccupait les esprits : les Vazimba ne sont pas simplement des personnages de contes comme les Kalanoro, les Kalavato et les Zazavavindrano. Mais sont-ils des gens d'une autre ancestralité ou sont-ils nos ancêtres?

Rajaobelina s'est longuement penché sur la question. Il a recueilli beaucoup de *lovantsofina* [traditions orales] et de *fitenenana* [expressions et façons de parler], et nombre d'histoires. Il constate que peuvent être qualifiés de Vazimba des personnes vivantes remarquables tant par leur petite taille que par leur corpulence, – des personnes donc qui, en plus ou en moins, sortent de la norme la plus courante. Il conte, recueillie auprès de ses descendants d'Ampananina, l'histoire d'Andriandambozokinianarana qui, comme d'autres grands *andriana*, est devenu Vazimba après sa mort. Pour les anciens Vazimba, on leur attribue un habitat forestier plus comparable à celui des Betsimisaraka et des Sakalava qu'à celui des Merina. Il a recueilli aussi des traditions de l'Ouest auprès d'un vieillard né sous Radama I^{er} et bon connaisseur des généalogies : Vazimba et Mananadabo étaient les habitants du Boïna avant l'arrivée d'Andriamandisoarivo. Enfin, il constate que l'histoire et les généalogies des Antehiroka sont bien connues, que Ranoro est apparentée avec Rapeto et Rasoalao et que les deux époux de Ranoro, Andriantsimandafika et Andriambodilova, ne sont pas les ancêtres de tous les habitants d'Ambohimanarina, renvoyant à une autre publication du *Mpanolo-tsaina*³⁴.

Comme Rajaobelina subodore dans ce qu'il a recueilli des éléments qui tendraient à dire que ce ne sont pas, dit-il, « nos ancêtres » – « *tsy ny razantsika tsy akory no natao hoe Vazimba fa olon-kafa* » –, il décide de se tourner vers les écrits des étrangers. Il les parcourt avec une logique évidente et solide : Flacourt, Drury, Maudave, Guillain, Jakobsen, et assimile les Quimosses aux Vazimba. Étudiant le mot « vazimba », il montre l'inconsistance des explications voyant dans le mot un préfixe *va-* et une racine *zimba*. Le sens de cette racine (dépréciation, raillerie, mépris) ne s'accorde pas avec l'attitude de respect la plus commune à leur égard. Il en tire comme conclusion que le mot semblerait donc venir d'Afrique.

C'est là la partie faible de son raisonnement. Dès lors, il poursuit sa quête bibliographique dans les ouvrages en anglais traitant de l'Afrique, accordant une attention particulière à ce qui concerne les pygmées. Il en tire une conclusion très circonspecte avec une citation d'Isaïe : si le lit est trop petit, on ne peut s'y étendre, et si la couverture est trop petite, elle ne peut couvrir. Mais il finit par donner son sentiment (*Izao hevitra izao*, écrit-il) et incline à penser que les ancêtres n'inventaient pas de contes en plein jour et ne faisaient pas de rêves éveillés, quand ils disaient que les Vazimba étaient des gens différents mais non « leurs ancêtres » (*olona hafa fa tsy kazany*)³⁵. N'oublions jamais un des universaux de la pensée humaine qui nanifie systématiquement les « perdants » de l'histoire; cette pensée peut ensuite être transmise à l'infini par la tradition orale et aurale.

Alfred Grandidier : des Malgaches à part entière

Il nous faut revenir vers l'œuvre d'Alfred Grandidier avec sa *Note sur les Vazimba de*

³⁴ T. [Pasteur RAINITIARAY], « Andriambodilova, Andriantsimandafika, Ranoro », *Ny Mpanolo-tsaina*, n° 24, octobre 1909, pp. 194-200.

³⁵ Notons qu'ici Rajaobelina, au lieu de *razana*, utilise *kazana* qui appartient au moins, à ce que je sais, au vocabulaire du Vonizongo et de l'ouest de l'Imerina actuelle.

Madagascar, une première fois publiée en 1888³⁶, puis reprise en 1903. Discutée dans le contexte de la conquête de la Grande Île, la question vazimba a manifestement préoccupé Alfred Grandidier, le plus grand des malgachisants du 19^e siècle. Avec les concepts de l'époque, Grandidier constate que, si les habitants de Madagascar sont à peu près tous d'origine austronésienne, « la plupart des auteurs pensent que les premiers immigrants indonésiens ont trouvé l'île habitée par des Nègres; sous le nom de *Vazimba* » et que l'analogie avec le nom d'une peuplade africaine, les Wazimba, impliquerait que les Vazimba malgaches auraient été d'origine africaine. Mais les renseignements sur les Vazimba donnés par Robert Drury et les observations que lui-même a pu faire en 1869 sur les rives de la Manambolo l'autorisent à voir en eux des Malgaches d'origine asiatique. Dans les récits qu'en font les Malgaches, Grandidier ne voit qu'une fable « de pure fantaisie ».

L'enquête de Grandidier sur la Manambolo dans le Menabe que je conseille de relire, fournit un certain nombre de renseignements de première main. Les Vazimba avaient été intégrés au royaume sakalava du Menabe, mais auparavant, ils étaient, écrit Grandidier, « *tompon-tany*, maître du sol, c'est-à-dire aborigènes et de même race ». On voit bien que, quoique son argumentation préfère utiliser les faits de culture, Grandidier n'échappe pas aux modèles de l'époque et fournit à ses lecteurs de nombreuses observations sur les phénotypes.

Avant l'époque sakalava, « ils ne connaissaient point l'art de travailler le fer » (comme le dit des Vazimba l'histoire orale en Imerina), mais pratiquaient la poterie, la pêche et la culture; ils avaient la croyance à un Dieu unique et pratiquaient le culte des ancêtres; ils mettaient à mort ou abandonnaient les enfants nés certains jours réputés néfastes. Leurs pratiques funéraires consistaient à dessécher le corps avant de l'inhumer. Ils utilisaient le *hazolahy* [tambour utilisé par paire dans les rituels politiques et royaux], dont Tovonkery, « dernier roi du Menabe », venait de leur interdire l'usage.

On reconnaît bien des pratiques courantes dans la Grande Île et, d'après ses enquêtes, Grandidier confirme que les Antanandro, ancien peuple des hautes terres, les connaissaient également. « Il résulte, conclut Grandidier, de tout ce que j'ai vu et appris que, par leur aspect physique, par leurs mœurs, par leur langue et par leurs traditions, les Vazimba se rattachent à la grande famille malgache, dont l'origine indonésienne³⁷ me semble démontrée ».

Rappelant que les Vazimba défunts sont l'objet d'un culte et, dans certains cas, d'une crainte, il fait une objection que les auteurs du 20^e siècle n'ont pas cru devoir reprendre. Il écrit que « cette vénération, cette crainte superstitieuse ne me paraissent pas [...] devoir être attribuées aux remords de conquérants ayant exterminé les vaincus », mais, comme il conserve toujours l'idée d'une conquête *andriana* postérieure, « au fait que la masse de la population du centre de Madagascar est formée de leurs descendants, plus ou moins mêlés avec les conquérants ».

QUE FURENT LES VAZIMBA D'IMERINA?

D'emblée, il nous faut écarter l'hypothèse de Jacques Dez d'une évolution « socio-économique » : les habitants des hautes terres centrales n'auraient pas alors, comme nous

³⁶ A. GRANDIDIER, « Note sur les Vazimba de Madagascar », *Mémoires publiés par la Société Philomatique à l'occasion du centenaire de sa fondation (1788-1888)*, Paris, Gauthier-Villars, 1888, pp. 156-161.

³⁷ Au lieu du mot indonésien, je préfère le mot austronésien, car l'Indonésie n'existe historiquement qu'à partir du 19^e siècle. Utiliser le mot indonésien reviendrait, dans un autre contexte, à dire que Vercingétorix était français. On pourrait aussi utiliser le mot nousantarien désignant les peuples des îles que préférèrent les auteurs indonésiens.

l'avons déjà noté, « dépassé un certain niveau technique caractérisé par l'absence de la connaissance de la métallurgie, de la riziculture et de certaines pratiques d'élevage ». Le site d'Ambohimanana près d'Andramasina, qui commence à être occupé au plus tard aux 9^e-10^e siècles de l'ère chrétienne, en fournit les preuves incontestables. Les enseignements qu'en ont tiré David Rasamuel³⁸ et Rafolo Andrianaivoarivony³⁹ montrent à l'évidence que les hommes entouraient leur habitat de fossés, qu'ils y consommaient de la viande de zébu, de mouton et de potamochère (*lambo*), et que le travail de boucherie était fait avec des couteaux de fer, c'est-à-dire cinq ou six siècles avant Andriamanelo et Ralambo. La période dite vazimba n'était pas cette période de totale ignorance que supposait Jacques Dez.

Leur cadre de vie n'était pas les bords de marais, mais un habitat sommital tout à fait semblable à ce que l'on sait des siècles ultérieurs. La céramique donnée pour la plus ancienne par la première chronologie céramique établie par Henry T. Wright⁴⁰ étant censée celle de Vazimba vivant en zone basse à proximité des marais. Nous avons ensuite trouvé la même céramique dans les sites à fossés des sommets de Milangana⁴¹ et d'Ambohitrikanjaka. Aujourd'hui *tanan'haolo*, Ambohitrikanjaka est le sommet le plus élevé dans la région proche d'Ambohimalaza et d'Ambohitrombihavana, culminant à 1.507 m et dépassant de 35 m le sommet d'Ialamanga.

Il fallait revoir la chronologie à fondement idéologique, tout comme il fallait tenir pour nulle, dans un travail dirigé par Pierre Vérin, l'explication d'Adrien Mille pour qui le classement chronologique des sites à fossés reposait sur une évolution du plus simple – le fossé circulaire unique – au plus complexe – un ensemble de fossés polygonaux⁴². Là aussi, le modèle d'explication reposait sur le passage du plus sauvage à une situation de lents progrès (ce qui témoigne à l'évidence de l'absence toujours d'une saine anthropologie générale). Le site d'Ambohitrikanjaka avec ses fossés de formes complexes, ses murailles utilisant des blocs de quartz (*vatovelona*) et ses tombeaux sur la partie sommitale est bien antérieur à beaucoup de sites les plus simples.

J'ai déjà établi en 1977 que les Antehiroka d'Imerina étaient les descendants des anciens rois de la région que l'on n'appelait pas encore l'Imerina mais l'Ankova. Les enfants d'Andriampirokana, Andriantsimandafika et Andriambodilova, avaient cédé à Andrianjaka le site d'Analamanga ou, disent aussi les *mpitantara*, d'Anjalamanga. En retour, ils avaient obtenu tous les privilèges qui furent ceux des *andriana*, plus quelques autres plus importants que n'avaient pas les *andriana*. J'essaierai de ne pas trop me répéter, si je reparle des Antehiroka.

Mais si l'on veut examiner ce que furent les Vazimba, il faut d'abord commencer par voir ce qu'ils ne furent pas.

Les Wazimba d'Afrique

Les Vazimba furent, comme tous les autres Malgaches de l'époque ancienne, des personnes descendant d'ancêtres austronésiens. Ce ne furent pas des Africains et encore moins

³⁸ D. RASAMUEL, « Les fouilles d'Ambohimanana (campagne de 1987) », *Bulletin de l'Académie Malgache*, Antananarivo, 1988 ; et « Introduction aux recherches sur Ambohimanana », *Les Nouvelles du Centre d'Art et d'Archéologie*, octobre 1989-1990, n° 7-8, p. 41.

³⁹ RAFOLO A., « Essai d'interprétation des restes osseux animaux des fouilles d'Ambohimanana », *Les Nouvelles du Centre d'Art et d'Archéologie*, n° 7-8, 1989-1990, pp. 42-50.

⁴⁰ Henry T. WRIGHT, « Observations sur l'évolution de la céramique traditionnelle en Imerina Centrale », *Taloha*, 1980, n° 8, pp. 7-28.

⁴¹ J.-P. DOMENICHINI, « L'écuelle de Milangana (XV^e siècle) », *Ambario*, 1978, I (1), pp. 127-131.

⁴² Adrien MILLE, *Contribution à l'étude des villages fortifiés de l'Imerina ancien*, Antananarivo, Université de Madagascar, 1970.

des Bantous, puisque, avant le 10^e siècle de l'ère chrétienne, il n'y avait pas de Bantous sur la côte orientale d'Afrique comme l'a bien montré le Colloque du CNRS de 1977 et d'autres études des africanistes. Il faut comprendre l'existence de Wazimba en Afrique dans le contexte de l'histoire ancienne. Venus d'Asie du Sud-Est, les Austronésiens ne touchèrent pas seulement la Grande Île, mais occupèrent aussi les côtes de l'Afrique orientale et, sans doute aussi, pénétrèrent jusqu'au Shaba dans le sud de l'actuelle République Démocratique du Congo.

En Afrique, ils importèrent notamment la poule dont, fait rare dans les dépôts d'ordure anciens, on a retrouvé des traces datées du début de l'ère chrétienne⁴³, le bananier qui, de l'avis des archéologues, y provoqua un rapide essor démographique et le riz dont on sait qu'il ne fut pas l'*Oriza glaberrima* de l'Afrique de l'Ouest, mais un ou des riz asiatiques. Les études des musicologues ont aussi bien établi la part de l'Asie du Sud-Est dans la culture musicale africaine, celles de Jones sur le xylophone et les gammes pentatoniques, qui sont toujours utilisées en Indonésie, ou celle de Michel Domenichini-Ramiaramanana sur le *jejo*. Ils y établirent des *fanjakana* qui, dans le sud du Mozambique, laissèrent des traces à la fois dans les contes d'origine du taro et du riz, et certaines de leurs conceptions furent adoptées par les formations politiques bantoues ultérieures, comme chez les Shona de l'Est de l'actuel Zimbabwe. Autre trace d'un ancien passé, le Fanagalo, langue linguistiquement austronésienne, qui est en usage dans toute l'Afrique australe, ne fut sans doute pas créée dans les temps modernes par des esclaves malais importés dans la région du Cap, puisque le grand africaniste Pierre Alexandre a signalé que des archives portugaises en situent déjà un usage au 16^e siècle dans l'embouchure du fleuve Congo. Le mot « *fanagalo* » qui désigne cette « langue de l'échange », a son équivalent malgache dans le mot malgache bien connu : *fanakalo* « échange ». À partir de la côte est-africaine, il aurait suivi les mêmes voies de diffusion que plus tard le souahéli.

Les Wazimba d'Afrique pourraient être, comme pour Madagascar, antérieurement à l'avancée bantoue (donc avant le 10^e siècle de l'ère chrétienne), d'anciens rois et princes devenus Vazimba après leur mort. Au 19^e siècle, leur souvenir pouvait encore être dans les mémoires, mais, ne se rattachant plus à aucune population actuelle, aurait finalement été oublié. L'on comprend que la recherche africaniste n'ait jamais retrouvé ni tribu ni peuple appelé wazimba. Le discours colonial avait égaré Rajaobelina : la puissance de ce discours, on le voit, pouvait tromper les esprits les plus libres et les plus éclairés.

Les anciens princes et rois à Madagascar

Les Vazimba d'Imerina n'en furent probablement pas les premiers occupants, de même qu'ils ne furent pas les seuls Vazimba de Madagascar. En effet, il faut replacer l'histoire de l'Imerina dans celle de Madagascar. Si l'on se réfère à l'histoire du Betsileo⁴⁴, il y apparaît évident que la tradition orale de cette région se souvient d'une périodisation qui ne situe pas les Vazimba au début de l'histoire de son occupation. Et si l'on dépasse les hautes terres, il existe en pays betsimisaraka des *tany mahiañ*, des terres sacrées où ont été inhumées des personnes dites là aussi Vazimba. En pays mahafale, les esprits qui habitent les embouchures et qui, sur le plateau mahafale, possèdent des zébus et des moutons noirs dont ils donnent parfois certains aux hommes qu'ils choisissent, sont les Vazimba Tambahoaka, les Vazimba des embouchures.

⁴³ J.-P. DOMENICHINI, «Langue et archéologie : le mot akoho "poule"», *Les Nouvelles du Centre d'Art et d'Archéologie*, n° 5-6, (1987-1988), pp. 18-19, se référant à Thurstan SHAW, « Early Agriculture in Africa », *Journal of the Historical Society of Nigeria*, 1972, VI (2), pp. 143-189.

⁴⁴ Jessé RAINIHIFINA, *Lovantsaina I. Tantara betsileo*, Fianarantsoa, Imprimerie Saint-Paul, 1961.

Si, comme on le fit souvent autrefois, l'on se réfère aux phénotypes, les descriptions faites par Alfred Grandidier rapprochent les Vazimba de l'Ouest des populations merina les plus « blanches ». Ce sont les phénotypes des représentants des clans vazimba que j'ai rencontrés lors des Conseils Royaux du Menabe auxquels j'ai assisté. Ce sont ceux de descendants des Antehiroka membres de l'Académie ou la fréquentant. Et aucun d'entre eux n'était particulièrement petit.

Anciennement, personne ne naissait Vazimba, mais certains pouvaient le devenir. Il en existe de nombreux exemples. L'un de ceux-ci est explicitement formulé. L'histoire de Ranoro en Antehiroka commence par ces mots : « *Ranoro dia olona nanjary Vazimba, nefa izy io dia zanak'Andriana teo aloha sady taranak' Andriana* – Ranoro est une personne qui devint Vazimba, quoiqu'elle eût été Fille-de-Prince et d'ascendance royale »⁴⁵. Selon l'ancien protocole, *zanak'Andriana* est le titre que portent les enfants ou certains des très proches parents d'un souverain, tandis que *taranak'Andriana* désigne plutôt l'appartenance à une Maison princière. Dez cite plusieurs exemples de personnes connues devenues Vazimba : Razanahary qui fut inhumée au sommet d'Ambohijanahary, Andriandravindravina à Ambohitsitakatra, Andriankazobe à Ampanibe, Andriamilemba qui est un des ancêtres des Ampanarifito, Ravololondrenitrimo qui fut enterrée à Ambohimiakoja, etc.

Ceux dont on ne dit pas qu'ils le sont devenus, étaient sans doute chronologiquement plus anciens, alors que les autres étaient encore des personnes dont on se rappelait l'identité et la place dans l'histoire et les généalogies.

Les tombeaux vazimba

Sauf pour un regard étranger qui se fie uniquement à l'aspect matériel des apparences et pose que cette ancienne période ne peut être que celle d'une sauvagerie non encore dépassée, il ne peut y avoir de confusion entre ceux qui seraient de « vrais tombeaux Vazimba » et, poursuit Jacques Dez, les « tombeaux d'individus morts, il y avait bien longtemps, et qui avaient ainsi fini par être assimilés aux Vazimba, parce qu'on ne pouvait plus leur retrouver de descendants actuellement vivants ». La vénération, voire la crainte, que suscitaient les tombeaux vazimba, ne peut avoir été étendue à toute sépulture ancienne ; la mémoire orale s'y serait opposée, car le souvenir de la nature des défunts est conservé.

Ce qui définit un « tombeau vazimba », ce n'est pas une apparence d'amas de pierres mal disposées. Et l'on doit se méfier des identifications faites par nos contemporains. Je me souviens d'une telle identification faite par un professionnel de l'archéologie en 1978 sur le sommet de Milangana, qui domine toute la région au nord-est d'Andramasina. Sur ce site ancien où l'on avait trouvé du céladon vert olive chinois, il y avait, à l'est du site, deux tombes basses quasiment à fleur de sol avec leur *vato fanasinana* et, vers le centre du site, un petit tombeau à un seul gradin joliment édifié. Un amas de pierres au point sommital fut identifié comme « tombeau vazimba », alors que ce n'était que la protection du point géodésique édifié au 20^e siècle par les agents de l'Institut Géographique National !

Ce qui définit aussi un tombeau vazimba, ce n'est pas l'absence de maison funéraire. Qu'un informateur ait dit au père Callet que le tombeau d'Andriantomponimerina, fils d'Andriamasinavalona, dont la *trano masina* n'avait pas été entretenue, était de ce fait devenu un tombeau vazimba, ne peut être retenu. Andriantomponimerina était devenu Vazimba, parce qu'il n'avait été l'objet d'aucun *famadihana* et peut-être aussi parce qu'il était, comme Andriandambozokinianarana, un esprit fort qui avait séquestré son père. Quand, dans ses dernières volontés, Andrianampoinimerina demande qu'on l'enterre et qu'on le laisse devenir

⁴⁵ In : J.-P. DOMENICHINI, *Les Dieux au service des Rois. Histoire orale des Sampin'andriana ou Palladiums royaux de Madagascar*, Paris / Sophia-Antipolis, C.N.R.S., 1986, 718 p. à la page 418-419.

Vazimba, c'est parce qu'il veut éviter tout *famadihana* et, en tant qu'ayant régné (*nanjaka*), conserver son pouvoir dans l'au-delà. Cela n'implique pas que sa sépulture devienne un tombeau vazimba.

Beaucoup d'ancêtres royaux sont ainsi devenus Vazimba. C'est le cas bien connu des Ampandrana, de Rangita et de Rahofohy. C'est aussi, ce que l'on ignore le plus souvent, le cas d'Andriamanelo à Alasora. Dans les cultes qui lui sont consacrés, lors des cérémonies de *famoahana zanahary* par lesquelles sont désignés ses possédés, ce « prince des arbres » (*andrian-kazo*) – peut-être mieux : ce « prince de l'arbre » en référence à l'ancienne symbolique – est invoqué avec son titre : c'est *Ny Vazimba Andriamanelo*.

Des changements dans les modes de sépulture

Dans la séquence Vazimba / Andriana qui oppose les anciens rois et princes à ceux de la dynastie issue d'Andriamanelo, il y a bien une différence dans les modes de sépulture. Dans la période dite vazimba, les tombes ne sont pas édifiées dans la palée royale et ne supportent apparemment ni *trano masina* ni *trano manara*. À Anjalamanga, si les rois dits vazimba résidaient à Ambohimitsingina (l'actuel quartier d'Ambohimitsimbina⁴⁶), les tombes étaient installées à l'est d'Ambatondrafandrana, c'est-à-dire dans le périmètre de la ville qui comprenait aussi tout le territoire qui fut ensuite celui de l'Antaninarivo d'Andrianjaka – Antaninarivo ou *An-tanin'arivo* « À la terre du peuple », c'est-à-dire tout un programme politique se distinguant de celui des anciens rois d'Analamanga. Les autres habitants d'Anjalamanga inhumaient leurs morts hors de ce périmètre, en contrebas à l'ouest, à Ambohitsirohitra, à Ampasamadinika ou au dessus de Tsarafaritra. C'est ainsi que les anciens princes et rois se distinguaient de leur peuple.

Depuis la période *andriana*, les rois ont établi leurs dernières demeures à l'intérieur de la palée royale, à Anati-Rova depuis Andrianjaka dans ce qui est devenu le *Fito miandalana* et les autres *andriana* à l'intérieur des fossés de leurs *vohitra*. Ultérieurement au 19^e siècle, lorsque les fossés devinrent trop étroits et que leurs maisons furent construites dans la campagne et enceintes d'une muraille en pisé (les fameux *tamboho*), de nouveaux tombeaux furent édifiés à l'intérieur des *tamboho*, le plus souvent au nord-est de la maison d'habitation. Dans l'Avaradrano, l'Ambatofotsy des ZanadRalambo – un groupe qui manifestement était en position de s'enrichir, prélude à un écartement du statut *andriana* – illustre parfaitement l'évolution : établis hors du fossé primitif devenu trop étroit, les enceintes de terre remplacèrent l'ancien fossé.

La question du fer

Autre différence dans la séquence Vazimba / Andriana, le nouvel usage du fer. La période vazimba se caractériserait, selon Dez, par « un armement apparemment peu redoutable ». C'est là encore manquer dans la compréhension de l'ancienne société. Si le fer fut utilisé de tout temps depuis les premières arrivées dans la Grande Île, son usage était fortement réglementé. La métallurgie était réservée à des groupes, les Tamby, qui ne pouvaient accéder au pouvoir politique et qui, en Imerina, n'avaient pas le droit d'utiliser des armes blanches. La marginalisation de ces groupes était compensée par la richesse en zébus que leur procurait leur activité professionnelle. Les *andriana*, quant à eux, étaient exclus du travail du fer et surtout de la métallurgie, car leur seul regard était réputé faire disparaître le minerai de fer. L'on ne pouvait théoriquement utiliser ni quincaillerie dans la construction des maisons, ni bèches de fer pour creuser les fossés ceignant les sites *andriana*. Pour ce faire, on utilisait des

⁴⁶ Sur l'histoire de la ville, voir J.-P. DOMENICHINI, «Antananarivo, le passé d'une capitale», *La Lettre mensuelle de Juréco*, n° 20-21, août-septembre 1988, pp. 22-30.

bêches de bois (*sahiratsy* en merina, *langeza* en betsileo ou encore *sadio-tany*⁴⁷). L'on peut sans doute penser que l'*angady* n'était pas en fait totalement exclue de ce travail, mais qu'une bêche de bois servait au moins à initier l'entreprise de creusement des *hadivory*.

En matière d'armement, dans une société pour laquelle les *andriana*, s'ils étaient *tsy alatsa-drà* « on ne pouvait verser leur sang », étaient surtout *tsy ambanam-by* « on ne pouvait les menacer par un objet métallique », tout comme l'étaient les rivières comme la Mananara, la Varahina, l'Ikopa et la Sisaony. Pour celles-ci, l'on se souvient toujours que la construction d'un pont avec des éléments en béton armé, donc recourant au fer, posait toujours de délicats problèmes. Il serait arrivé, raconte-t-on dans la Mananara, que de grands orages aient humidifié le ciment rassemblé pour un tel projet et que les fers à béton aient finalement rouillé sur place et soient devenus inutilisables. Pour les hommes autrefois, l'on ne pouvait donc employer des armes en fer pour menacer ou pour combattre les *andriana*.

Si l'on examine cette pièce exceptionnelle qu'est le sceptre (*tehina*) d'Andriantompokoindrindra – et tous les sceptres que je connais sont d'anciennes armes –, l'on comprend bien ce que furent ces armes avec une branche *maranitra* pour frapper et une protection pour la main qui maniait l'arme. Il existe d'autres armes en bois : les lances que l'on appelle *katsomanta*⁴⁸ – ce que des traducteurs ont imaginé être des massues ! – et dont l'Est du Vakinisasaony se souvient encore qu'elles furent interdites par Andrianampoinimerina. À la différence des sagaies (*lefona*), ces lances de bois ont traditionnellement la réputation de ne pouvoir être contrecarrées par des *ody* ou charmes protecteurs : la plus grande efficacité serait donc de leur côté.

La grande innovation du règne d'Andriamanelo ne fut pas l'invention de la métallurgie, mais l'usage du fer – son apparition (*niseho*, dit la tradition orale) – pour combattre les *andriana*, à commencer par ceux qui descendaient des Vazimba d'Alasora. Dans la vision malgache, ce n'est pas la nouveauté technique qui frappa l'opinion, mais la puissance de la rupture d'un interdit (*fady*) très contraignant. Cela ne fit pas disparaître l'interdit du fer. Dans le Royaume de Madagascar au 19^e siècle, en cas de meurtre, le crime était plus durement jugé s'il avait été perpétré par un objet en fer que s'il l'avait été par un objet en bois. Et comme Razaka, gouverneur de Fenoarivo-Atsinanana, le disait à de Lastelle en 1842, le fer était le premier *fady* de la terre de Madagascar⁴⁹.

De l'influence arabe à l'époque vazimba

À l'époque vazimba, l'Imerina n'était pas une région isolée. Elle faisait partie de l'économie-monde musulmane, sans doute en son dernier cercle, et, à la différence des régions périphériques de la Grande Île, elle a connu à l'époque une influence culturelle arabe beaucoup plus importante. La proximité de la mer et des réseaux maritimes n'augmente pas l'importance de l'influence. Ce qui compte en la matière, c'est la nature du contact et celle de la réception de l'influence qui, dans le cas malgache, a évalué ce qu'elle voulait emprunter et comment l'emprunter. J'ai trouvé à Mayotte, dans un pays d'ancienne culture malgache maintenant islamisé, la trace de la résistance et de la dureté de cette culture⁵⁰.

⁴⁷ Le mot est donné par J. RICHARDSON, *A new Malagasy-English Dictionary*, Antananarivo, LMS, 1885, 832 p. Je ne l'ai pas rencontré par ailleurs.

⁴⁸ *Kinangala*, dit-on toujours en pays zafimaniry. Ce terme désignait en Imerina la perche de bois au sommet de laquelle on attachait les *sampin'Andriana* pour les transporter. La définition du mot dans le *Dictionary* de Richardson s'inscrit dans l'idéologie missionnaire du temps.

⁴⁹ J.-P. DOMENICHINI, « Délinquance étrangère et patience de Ranavalona I^{re} : le cas Shipton », *Bulletin de l'Académie Malgache*, 2001, tome LXXIX/1-2, pp. 41-48.

⁵⁰ J.-P. DOMENICHINI, « Un aspect de la résistance de l'ancienne culture malgache à l'influence arabe », *Omalysy Anio*, n° 25-26, 1987 [1990], pp. 81-98.

Commercialement, Madagascar, depuis qu'elle était occupée par l'homme, faisait partie du monde de l'Océan Indien⁵¹. Pour l'époque vazimba, on le sait parce qu'elle a acheté aux 15^e et 16^e siècles (et peut-être même avant) des perles de corail rouge de Méditerranée et de très beaux céladons chinois dont on a retrouvé des tessons notamment à Andramanja près de Mavoloha, à Ambohidratrimo dans le Marovatana, à Milangana près d'Andramasina et sur quelques autres sites. Corail et céladons étaient au nombre des produits de grand luxe dans le commerce international de cette époque. L'on sait aussi que des commerçants étrangers (*vazaha*), donc musulmans à l'époque, fréquentaient la région. L'histoire orale se souvient que l'un d'eux, qui était très important dans sa communauté puisqu'on le nomme Andriambazaha, avait épousé une Zanak'Andriana d'Analamanga (donc une princesse de l'époque vazimba) et qu'avec son épouse, il était à l'origine des Zafimbazaha, qui eurent collectivement un certain temps le statut *andriana*. Mais par le jeu des alliances et des stratégies matrimoniales, des descendants d'Andriambazaha se maintinrent dans le statut *andriana*.

Pour les relations suivies avec le monde musulman, il faut renoncer à l'idée très répandue que les musulmans auraient pu arriver à Madagascar dans le siècle qui a suivi l'institution de l'islam par Mahomet : ils auraient donc touché la Grande Île au même moment où ils étaient arrivés à Poitiers et avaient été repoussés par Charles Martel. Il n'en est rien. L'expansion militaire par des troupes à cheval et par voie terrestre n'a pas son équivalent dans le domaine maritime et océanique. L'on sait bien aujourd'hui, et l'on en a, avec les travaux de Neville Chittick, les preuves archéologiques et historiques, que l'expansion musulmane dans l'Océan Indien s'installa à Kiloa sur la côte orientale d'Afrique au 13^e siècle. Et ce siècle fut la grande période de l'islamisation en Asie du Sud-Est – ce qui correspond bien à notre époque dite vazimba.

Celle-ci fut donc le temps de cette influence arabe qui innova dans le domaine culturel malgache. C'est le moment où Andriandranolava « inventa » le *kabary*⁵², où fut adopté un décompte du temps sur le modèle du Moyen-Orient avec la semaine de sept jours et les mois lunaires, où fut diffusée la pratique de l'astrologie et du *sikidy* qui se superposèrent à des formes de divination plus anciennes. Une époque aussi au cours de laquelle furent diffusés l'interdit du porc et celui du sanglier (*fady kisoa, fady lambo*). Les noms de certains de ces Vazimba témoignent de ce contact de culture et de la réception qui en était faite dans la région d'Analamanga. Ramaitsoakanjo que l'on invoque toujours à Ambohimanga, à Iharanandriana et dans la région de Fenoarivo, suffirait à l'attester : c'est l'« Honorable Dame au canezou noir ». Cette grande princesse était renommée pour un vêtement cousu, porté sur la côte africaine et adopté avec son nom souahéli. Quatre générations avant Andriampirokana, le nom de Ramasinanjomà – « Honorable saint du vendredi » – fut un roi vazimba d'un temps où la semaine de sept jours était déjà en usage et où le vendredi était chargé du poids que lui avait donné le monde arabe. Je me limite ici à ces quelques exemples que l'on pourrait multiplier.

On sait que les Musulmans, comme ultérieurement les Occidentaux, avaient eux aussi un programme de conversion à l'islam et de « civilisation » des mondes et sociétés « païennes ». Cette forme d'arabisation dans les hautes terres provoqua bien des résistances qui sont, à ce que j'ai pensé comprendre, en partie à l'origine de la séquence Vazimba / Andriana. Les anciens rois Vazimba venaient de l'ouest de Madagascar, et c'est là que certains de leurs descendants sont retournés devant l'installation de la nouvelle dynastie qui, elle,

⁵¹ B. D.-RAMIARAMANANA, «Les fondements de l'économie ancienne avant Radama I^{er}», in : *La Cité des Mille. Antananarivo : histoire, architecture, urbanisme*, Antananarivo, CITE / Tsipika, 1998, pp. 45-63.

⁵² B. D.-RAMIARAMANANA, *Du Ohabolana au Hainteny. Langue, littérature et politique à Madagascar*, Paris, Karthala / Centre de Recherches Africaines, 1983, 653 p.

venait de l'Est et avait commencé son établissement à Fanongoavana⁵³, au sud de l'actuel lac de Mantasoa. Ce qui m'autorise à poser ce conflit, c'est, dans la culture malgache, la question du chien, tantôt très valorisé, tantôt totalement méprisé. Or, on le sait, partout où ils s'installèrent, les Arabes qui, dès avant l'Islam, considéraient le chien comme un animal impur, combattirent la cynophagie, alors que, dans le monde austronésien, le chien était et reste souvent l'animal du sacrifice que l'on offre aux ancêtres et que l'on consomme à la fin du rituel. Et si l'on examine les noms de personnes que donnent les archives royales avec les recensements effectués pour le recrutement de *miaramila* et de *manamboninahitra* au début des années 1840 sous Ranavalona I^{re}, on s'aperçoit qu'en Imerina de la limite de la forêt à l'est jusqu'à la longitude d'Imerintsiatosika à l'ouest, un grand nombre d'*andriana* ont le mot *amboa* dans leurs noms⁵⁴. Dans un monde parfaitement arabisé ou fortement imprégné de culture arabe, cette nomination aurait été plus que déconseillée.

La nouvelle dynastie représentait la défense des traditions austronésiennes face à une influence tendant à prendre une place dominante. La péjoration d'Andriambaroa dans la tradition orale avec la présentation du *Fanjakan'i Baroa* que tout le monde connaît, en est un des aspects qui devait, par contrecoup, valoriser le *Fanjakan'Andriana*. Andriambaroa, dont la seigneurie se situait dans la région de Nandihizana et de Carion, appartenait au groupe des Amar, un nom venu sans conteste du monde arabe ou musulman.

Il est vrai que cette réaction ne fut pas totale et ne parvint pas à effacer ce qu'avait déjà produit le contact avec les gens du Moyen-Orient. Il y eut aussi des accords, des compromis et des concessions.

Il y eut désaccord sur le *fanjakana arindra* institué par Rangita. Ce semble bien une conséquence de l'influence arabe. En faisant de son fils puîné, Andriamanantany, le successeur d'Andriamanelo, Rangita qui lui avait donné la qualité de *manantany*, c'est-à-dire de pouvoir transmettre le droit de régner que seules des femmes avait eu dans le passé et conservèrent par la suite, avait voulu masculiniser ce droit sur le modèle arabe. On sait ce qu'il en advint. Andriamanantany fut assassiné et l'on trouva une solution à la fois pour respecter la décision de Rangita et pour maintenir la filiation utérine à l'exercice du pouvoir souverain⁵⁵.

C'est dans ce contexte que Ralambo fixa le Nouvel An en Alahamady correspondant à son mois de naissance et qu'Andriantompokoindrindra donna toute sa force au *kitay telo andalana*, le partage des biens d'un ménage qui, en cas de séparation, donne les deux tiers au mari et le tiers à la femme.

On peut penser que c'est dès cette époque que la pratique des reliques royales fut abandonnée et que fut instituée celle des *sampin'Andriana*. On sait que devinrent *sampy* les reliques d'anciens rois comme Rakelimalaza, Rafandrava et Rafanonibe regroupés sous le nom de Rakelimalaza. Il en fut de même d'Andriankazobe, ancien roi vazimba dont les descendants sont toujours bien connus⁵⁶. La rupture ne fut pas immédiate, puisque l'on connaissait bien, encore au début du 20^e siècle, les *solo* ou substituts d'Andrianjaka et

⁵³ David RASAMUEL, *Fanongoavana : une capitale princière malgache du XIV^e siècle*, Collection Peuples du Monde (Série Archéologie, 1), Andorre, 1988, 255 p.

⁵⁴ On a pu objecter que ce serait des noms dépréciatifs comme Rafiringa « Honorable fumier », donnés à des personnes nées en Alakaosy. Le grand nombre de tels noms relevés ne permet pas de le penser.

⁵⁵ Cf. J.-P. DOMENICHINI, « La succession de Radama I^{er} », texte à paraître.

⁵⁶ Si ma mémoire est bonne, ce sont les Andrianambonitrino dont l'histoire et une partie des généalogies furent publiées dans une petite brochure il y a un demi-siècle.

d'Andriantompokoindrindra⁵⁷.

Deux mots pour finir à propos de la notion de *fanjakana*. Si je peux parler de rois et de princes à l'époque vazimba, c'est bien qu'existaient alors des structures politiques complexes. Il faut abandonner l'idée que le 16^e siècle aurait connu le « passage des clans aux royaumes » et que l'idée de *fanjakana* aurait été alors introduite par les Arabes, éventuellement par l'intermédiaire des Antemoro. Pour Jacques Dez, l'« évolution socio-économique » marquant le passage des Vazimba aux Merina aurait été accompagné d'un volet politique. Mais l'idée est commune. C'est celle que l'on retrouve dans la conception des *Souverains de Madagascar*⁵⁸ que Françoise Raison-Jourde a dirigé seule en refusant de considérer que la Grande Île eût pu avoir auparavant ne serait-ce que l'ombre d'une organisation sociale dépassant celle des familles. Elle s'est alors inscrite sans remords dans le cadre défini par la science coloniale, se privant alors d'un certain nombre de contributions qui eussent pu donner plus de profondeur historique au propos initialement défini par Paul Ottino.

Pour un peu que l'on connaisse le monde austronésien (ce qui n'est pas le cas de la majorité des historiens malgachisants), on doit savoir que le commerce qui se faisait au cours de l'Antiquité dans l'Océan Indien avec des bateaux qui pouvaient transporter de 300 à 1 000 hommes et qui partaient pour des expéditions pouvant prendre toute une année, ne pouvaient pas être armés par des groupes réduits aux dimensions des clans. L'Asie du Sud-Est a ainsi connu de nombreuses thalassocraties qui ont contrôlé ce commerce. Et, si l'on travaille avec un tant soit peu de sérieux, il est impossible de penser que, venus avec ces bateaux, les premiers habitants arrivés à Madagascar n'aient eu aucune notion de structures politiques complexes. Si, de plus, on connaît un tant soit peu les organisations des principautés et royaumes de cette région comme celles des Toradja de Sulawesi, et que, de plus, l'on constate qu'au niveau de la symbolique sociale ancienne, existe une véritable similitude avec la même symbolique ancienne dans l'archipel d'Hawaï, on peut en inférer que ces organisations fonctionnaient déjà au moment de la séparation entre les migrations qui se dirigèrent vers le Pacifique et celles qui partirent vers Java, Bornéo et Sumatra puis vers l'Océan Indien. Ce n'est donc pas laisser aller son imagination et faire du roman que de reconstituer, combinée avec d'autres sources, l'existence des « Principautés des Embouchures » comme les premières organisations politiques au début du peuplement de l'île.

La grande fête était celle du Nouvel An avec la cérémonie du Bain (*fandroana*). Pour Jacques Dez, la création du *fandroana* et l'introduction de la circoncision seraient toutes deux liés à l'élaboration de la notion de *fanjakana* lors de l'« évolution socio-économique ». Il n'en est rien. À Madagascar comme en Asie du Sud-Est, le Nouvel An était le moment des fêtes de régénération du monde, à la fois rites agraires et dynastiques. Avec un calendrier solaire répondant aux besoins de l'agriculture, ces fêtes originellement à Madagascar se situaient en septembre et octobre de chaque année : c'était l'Asaramanitra. Le *fandroana* n'a pas été créé par Ralambo : il a aménagé sa place dans l'année en fonction de l'année lunaire du Moyen-Orient déjà adoptée au moins par une partie des hautes terres centrales et il l'a fixée en Alahamady⁵⁹.

Quant à la circoncision, elle ne doit rien à un emprunt au monde sémitique. Sa signification est différente et elle était autrefois liée au percement des oreilles des filles dans

⁵⁷ G. FONTOYNOT, De quelques "Solo" célèbres en Imerina et culte religieux de certains rois », *Bulletin de l'Académie Malgache*, 1913, XII (1), pp. 115-137.

⁵⁸ Fr. RAISON-JOURDE (dir.), *Les souverains de Madagascar. L'histoire royale et ses résurgences contemporaines*, Paris, Karthala, 1983, 480 p.

⁵⁹ Sur ce problème, cf. J.-P. DOMENICHINI, *Asaramanitra et Nouvel An malgache. Problèmes de calendrier*, publié sur la Toile sur *tsiki.net*, septembre 2007.

le même ensemble de cérémonies⁶⁰. Pour les garçons comme pour les filles, c'était l'aboutissement d'un processus qui les faisait entrer dans la sphère politique et en faisait réellement des personnes humaines – ce qu'ils n'étaient pas au départ. Après l'accouchement et la couvade à la fin de laquelle leur mère ré-entrait dans le monde des humains et, disait-on, « ressuscitait », il leur avait fallu entrer eux-mêmes dans le monde par le *mivoaka itany* « sortir sur la terre », puis quelque temps plus tard recevoir un nom⁶¹ lors de l'*ala volon-jaza* « première coupe des cheveux de l'enfant ». Mais ils n'étaient encore que des *zaza rano* jusque vers l'âge de deux ans. Un *zaza rano* qui mourait, ne pouvait devenir *razana* et ne pouvait entrer dans le *fasan-drazana*. Il était enterré dans un lieu à l'écart et souvent, pour protéger l'endroit, un arbre (bananier ou letchi, dans les exemples du 20^e siècle que je connais) y était planté. Ce n'était pas un lieu auquel on rendait visite et pour lequel des rites auraient été effectués. L'on pensait à l'enfant quand, d'aventure, on passait à côté de l'arbre ou quand on l'apercevait de loin.

Une dernière différence peut aussi caractériser l'époque de la dernière dynastie issue d'Andriamanelo par rapport à l'époque antérieure. C'est vraisemblablement un effet du contact avec des musulmans qui a conduit – dans le ventre de l'Imerina pour le moins, car ce n'était pas encore valable dans la région d'Andramasina au 19^e siècle – à réduire les procédures après le décès d'un grand prince ou d'un roi. À l'époque vazimba, comme Grandidier a encore pu le noter chez les Vazimba de la Manambolo, le décès était, avant la mise au tombeau, suivi de la préparation du corps et de sa quasi momification⁶². La culture arabe qui préconise un enterrement immédiat, aurait bien pu simplifier la coutume et inciter à un enterrement sinon immédiat du moins sans trop attendre.

Les esprits vazimba

Esprits des anciens rois et princes devenus vazimba après qu'ils aient tourné le dos, ils ne sont pas par définition des *Vazimba masiaka*, des Vazimba méchants, comme les missionnaires qui les combattaient ont pu le faire croire. L'on a de nombreux exemples de demandes de bénédictions qui leur sont adressées. Dans *Ancêtres et Dieux*, Charles Renel donne en malgache les textes de telles demandes⁶³.

Il est vrai que fouler le tombeau d'un Vazimba provoque sa vindicte et, même sur un tombeau qui n'est pas vazimba, demande une réparation sous peine de punition. Mais l'on sait bien que ce geste est celui du sorcier, du *mpamosavy*. Si le geste a été effectivement fait pour provoquer le Vazimba et sans doute pour montrer l'ineffectivité de ses pouvoirs, le geste sera bien celui du sorcier et celui-ci ne voudra pas mettre en route une procédure de réparation. Dans la croyance, la sanction était donc inévitable.

Les Vazimba sont *Tompon'ny tany* « Maîtres de la Terre ». On a parfois interprété cette

⁶⁰ Cf. B. D.-RAMIARAMANANA, *Du Ohabolana au Hainteny...* C'était toujours le cas, il y a vingt-cinq ans, à Anororo au nord-ouest du Lac Alaotra où les cérémonies avaient lieu tous les cinq ans.

⁶¹ À Antananarivo au début du 20^e siècle, la plupart des filles déclarées à l'état-civil dans le temps fixé par l'administration l'était sous le seul nom de « Bozy ». – Pour l'*ala volon-jaza* en Asie du Sud-Est, voir J. KOUBI, « Nom et classe sociale chez les Toradja de Sulawesi », in J. MASSARD-VINCENT et S. PAUWELS (dir.), *D'un nom à l'autre en Asie du Sud-Est. Approches ethnologiques*, Paris, Karthala, 1999, pp. 129-164, et dans le même ouvrage, Chr. PELRAS, « Le système de dénomination individuelle des Bugis », pp. 165-192. D'autres articles sur les sociétés austronésiennes permettent d'utiles comparaisons avec Madagascar. Ce sont ceux de B. RENARD-CLAMAGIRAND (« Le nom wewewa... ») et de J. MASSARD-VINCENT (« Noms et appellations chez les Malais péninsulaires »).

⁶² À Andramasina, entre le décès d'Andriantsolo en 1838 et la mise au tombeau de son corps (*fiefana*, disait-on), il s'était écoulé sept mois.

⁶³ Voir en annexe trois prières aux Vazimba extraites de Ch. RENEL, *Ancêtres et Dieux. Anciennes religions de Madagascar*, Tananarive, Pitot de la Beaujardière, 1923, 262 p.

qualité en référence aux « maîtres de la terre » présentés dans les études sur l'Afrique de l'Ouest comme étant les anciens habitants d'une région par rapport aux pouvoirs politiques ultérieurs. Il est évident que ce n'est pas ainsi qu'il faut comprendre cette qualité des esprits vazimba. En Imerina, les descendants des Vazimba ne sont plus *tompon'ny tany* selon les institutions du 19^e siècle. Ils sont ceux que l'on nomme *zafintany* dans d'autres régions; leurs ancêtres ayant transmis le *fanjakana* à une autre dynastie, ils sont appelés pour inaugurer les rituels importants et renouvellent ainsi l'allégeance donnée par leurs ancêtres⁶⁴.

À l'époque vazimba, ce n'étaient pas tous les habitants de la région qui avaient cette qualité. Ce sont les rois et grands princes qui sont de façon indivise les *tompon'ny tany*. Au 19^e siècle, *Tompon'ny tany* est le premier titre des souverains comme Ranavalona I^{re} et Radama II, ainsi qu'en attestent les correspondances que leur adressent les gouverneurs de province. Mais c'est une qualité qu'ils partagent avec les autres grands *andriana* du pays. À un traitant qui demandait à Radama I^{er} de lui vendre du terrain en 1823, ce roi répondit que ce n'était pas envisageable et qu'il lui faudrait réunir tous les *andriana* de l'île pour en décider⁶⁵. Seuls les *andriana* restaient les *tompon'ny tany*, les « maîtres de la terre ».

Il en était de même dans les temps plus anciens et c'est une qualité que conservent rois et grands princes trépassés. Dans l'au-delà mais toujours présents sur terre, ils continuent à protéger leurs anciens sujets dans l'autre monde et, demeurant *Tompon'ny tany*, à protéger les descendants de ceux-ci sur cette terre. Ils répondent à leurs demandes de bénédiction ou de guérison, quand on les invoque. Pour avoir des intermédiaires dans le monde des vivants, il leur arrive aussi de choisir ceux qu'ils chevauchent et à qui ils feront part des remèdes dont auraient besoin les malades. Le chemin alors emprunté est celui de la possession. Les tenants de la science coloniale tenaient pour assuré le fait que les phénomènes de possession existaient bien chez les « côtiers », mais étaient absents en milieu merina. Ce qui est une grave erreur. Tout comme en Asie du Sud-Est, ils existent bien en Imerina – ne serait-ce déjà qu'à Alasora au tombeau d'Andriamanelo –, mais leur visibilité a été masquée par la dominance chrétienne.

Jacques Dez fait encore erreur, quand il écrit que les esprits vazimba « n'appartiennent à personne ». En fait, ils appartiennent à tous. C'est le propre de tous les cultes rendus aux anciens souverains et grands seigneurs. C'est ce qui se passe encore aujourd'hui aussi bien dans les grandes fêtes dynastiques comme le Fitampoha que dans les petits cultes rendus aux anciens seigneurs en Imerina comme à Ambohimanjaka au dessus d'Andramasina.

Si l'on doutait encore de leur qualité dans la hiérarchie de la société ancienne, il suffirait de relire attentivement les prières qu'on leur adressait. Ils sont dits *vazimba ray vazimba reny*, comme leurs équivalents au 19^e siècle étaient dits *andrian-dray andrian-dreny*. Ils ne sont pas seulement *tompon'ny tany*, mais aussi *tompon'ny lanitra* « maîtres du Ciel » où se trouve le Grand Dieu du Ciel réputé comme l'ancêtre primordial des *andriana*, et encore *tompon'ny rano* « maîtres de l'Eau », élément d'origine et de nature divines qui a apporté la vie sur la terre et a donné le sang des premiers humains selon la Genèse (*Genesisy*) de l'homme et du monde dans la tradition malgache. Quant aux grands Vazimba nommément cités – « *hianareo no razambazimba, Zanahary mitety ambony loha* » –, ils sont les ancêtres des Vazimba, tous des Zanahary qui cheminent au dessus de la tête. À leur trépas, ils ont retrouvé le lieu céleste de

⁶⁴ J.-P. DOMENICHINI, «L'étranger et le zanatany», in : *Société, valeurs et développement* (Mémoires de l'Académie Nationale des Arts, des Lettres et des Sciences, XXVII), Antananarivo, 2003, pp. 63-72.

⁶⁵ RAZOHARINORO-ANDRIAMBOAVONJY, «*Ny nanombohana ny fampiasana ny soratra teo amin'ny fitantanana ny raharaham-panjakana tamin'ny taonjato faha-19*», Journées sur «Le langage, premier outil de/du développement», Antananarivo, Académie Malgache, 6-13 juillet 1992 : «aucun terrain de notre royaume ne peut être ni vendu ni concédé à des étrangers sans notre pleine autorisation et le consentement unanime des Princes soumis à notre royauté».

leur origine, tout en ayant une sorte de résidence secondaire sur la terre.

Les Vazimba et l'eau

Dans le catalogue des endroits où se trouvent des Vazimba que Dez répertorie à partir du *Tantara ny Andriana*, il y a d'abord l'eau de certaines sources et rivières, avec parfois à proximité un tombeau de Vazimba, et généralement un Vazimba qui n'est pas nommé. Dez a bien entendu parler de sépultures aquatiques, mais il se demande si cela a bien existé. Il a entendu parler des *lakana mifanarona* – des bières faites de deux pirogues qui se recouvrent – dans lesquelles les défunts sont immergés dans l'eau, mais il se demande si la chose fut bien possible, puisque avant Andriamanelo, écrit-il, l'on n'avait pas les instruments nécessaires pour ce travail et que la pirogue n'avait pas encore été inventée. Devant la situation qu'il voudrait restituer, Dez développe ce qu'aurait été la sauvagerie vazimba. Il est intéressant de relire ses élucubrations.

Avant Andriamanelo et l'obtention de « quelques outils en fer », les Vazimba, « avec des moyens rudimentaires », auraient pu réaliser « non pas des pirogues, mais des sortes de boîtes avec un couvercle, d'une forme particulière évoquant celle des pirogues, fabriquées avec du bois blanc, facile à travailler »⁶⁶. Les souverains merina avaient, après cette fameuse « évolution socio-économique », fait des progrès : à leur mort, ils étaient placés « entre deux pirogues renversées l'une sur l'autre faites en bois d'*ambora*, imputrescible, mais beaucoup plus difficile à travailler »⁶⁷. Et plus loin, on retrouve le thème de la guerre, quand il écrit que certaines sources « ont peut-être été ainsi considérées à la suite *précisément*⁶⁸ de combats auxquelles leur possession a pu donner lieu ». L'on est en plein imaginaire colonial, car on ne voit vraiment pas d'où il a pu tirer la précision ! L'on pourrait plus facilement et plus légitimement penser que, dans ce monde encore peu peuplé, certaines sources étaient réservées à des princes – des sources qui furent dites vazimba quand les princes le devinrent après leur mort. Comme il y eut plus tard, près d'une cité *andriana*, des sources réservées aux *andriana* et d'autres accessibles à tout un chacun.

On voit comment, faute dirai-je à nouveau d'une saine anthropologie générale, fonctionne l'imagination primitiviste de Dez et de beaucoup de ses semblables. Le progrès aurait donc été de portée minimale. Dez est prisonnier d'une histoire qu'il ne maîtrise pas. Il travaille avec des conclusions antérieures fausses, alors que rien ne dit qu'à l'époque vazimba, ces *lakana mifanarona*⁶⁹ étaient en bois blanc facile à travailler. Il est plus que vraisemblable que, étant donné la destination de la bière confectionnée, l'on utilisait alors des bois durs, *hazo mena* ou *hazon' andriana*, et nous savons par ailleurs que ces bois durs comme le *nato* et le *vintanina* étaient difficiles à travailler, alors que l'*ambora* ou *tamboneka* utilisé ensuite

⁶⁶ C'est moi qui souligne.

⁶⁷ Pour qui s'est un tant soit peu attaché à connaître le patrimoine culturel des groupes de la forêt et notamment des Zafimaniry, l'on sait que l'*ambora* ou *tamboneka* est un bois dont l'imputrescibilité ne doit rien à ce qui serait sa dureté. C'est un bois facile à travailler avec lequel sont faits la majorité des objets domestiques. Bien plus facile à travailler que le palissandre (*voamboana*) qui n'était utilisé que pour les grands objets de luxe. On connaît encore quelques grands coffres en palissandre dont le corps et le couvercle sont monoxyles et dont l'intérieur a été creusé, comme le furent de tout temps les pirogues monoxyles et comme les *tamango* et les *ringo*, ces bières qui servaient autrefois et servent encore parfois aujourd'hui de derniers habitats aux restes mortels des Grands. J'en connais un qui date du 18^e siècle et avait coûté un zébu bien gras (*vositra*) de huit ans à son propriétaire. On les appelle *zozovoka* dans la forêt à l'est du pays zafimaniry.

⁶⁸ C'est toujours moi qui souligne.

⁶⁹ La bière dite *lakana mifanarona*, dite *tamango* en d'autres régions ou encore *ringo* en pays zafimaniry, est composée de deux pirogues qui se recouvrent, l'une étant la *vaviny*, celle du dessous où est le corps, l'autre la *lahiny*, celle du dessus qui est plus petite. Ces *lakana* ne sont pas des pirogues qui ont déjà été utilisées en tant que telles, elles sont confectionnées spécialement pour les funérailles d'un roi. On les trouve aussi pour les sépultures aquatiques de la Loza dans le Nord-Ouest de Madagascar en pays sakalava.

dans le Ventre de l'Imerina est, de l'avis des forestiers zafimaniry, un bois facile à travailler et qu'on l'utilise normalement pour tous les objets domestiques. Quant au *vintanina* ou *Calophyllum inophyllum*, c'est un arbre que les grands ancêtres avaient introduit d'Asie du Sud-Est. Son bois dur servait à la construction des bateaux cousus et sa gomme à leur calfatage. Et il faut bien penser que, pour le travail de charpenterie marine, ces grands ancêtres possédaient bien les instruments nécessaires.

Quoi qu'il en soit de son argumentation, il est évident que Dez ne se pose pas la question de savoir comment les ancêtres de ces hommes des temps vazimba ont pu venir à Madagascar. Ou bien Dez penserait-il comme les polygénistes qu'une race d'hommes serait apparue à Madagascar et n'aurait donc pas eu de long trajet maritime pour y venir ? Mais alors, sa vision de la continuité génétique de la population en Imerina ne permettrait pas de comprendre le caractère austronésien de Madagascar.

La question essentielle est celle des modes de funérailles dans les temps les plus anciens. Si l'on se réfère au Champa, on y pratiquait l'immersion des souverains défunts en pleine mer, les grands princes dans les baies et estuaires, les autres aristocrates dans les fleuves et rivières et le peuple sur la terre ferme. Et ce que l'on sait de l'ancien Madagascar, conduit bien à penser qu'il en fut de même. L'on sait que les *lonjo*, souvent dans les grandes baies, furent ces lieux de sépulture marine. On en trouve un entre l'île de Nosy Komba et la côte. La baie d'Antsiranana en était un autre avec son pain de sucre en son milieu que l'on appelle Nosy Lonjo, dont beaucoup ne savent plus la signification. Un autre *lonjo* occupe la surface de la baie de Maroantsetra que limite au sud la pointe de Masoala et l'embouchure à Mananara-Avaratra. L'on a souvent oublié le sens de Masoala qui est la contraction de *Masy hoala*, la Baie Sacrée.

Quand on a assidûment fréquenté la côte de Mananjary à Nosy Varika (un poste où Jacques Dez fut administrateur), on sait bien que les grandes embouchures qui jalonnent le Canal des Pangalanes, sont toutes habitées par les esprits des Grands qui y furent immergés et qu'il est conseillé de leur verser une obole, quand on les traverse en pirogue. C'est le cas à Mahela avec Rangazavaka. Dans le cas de l'embouchure de la Mananjara au sud de Masindrano, où règnent encore les *mpanjaka* antambahoka descendant de Raminia, on sait bien que, quand ces ZafiRaminia assurent un *fafy vinany*, un culte à l'embouchure⁷⁰, ils invoquent leurs ancêtres zafiRaminia, mais aussi, avant ceux-ci, les ancêtres des rois qui les y ont précédés et leur ont remis le *fanjakana*. Chaque fois, un représentant des Ravoaimena assiste au rituel et vérifie bien que ses ancêtres sont invoqués, sous peine de nullité de la cérémonie⁷¹.

Sur les hautes terres, tant en Imerina qu'au pays betsileo, la tradition orale rapporte de nombreux exemples de marais, lacs et rizières dans lesquels furent ensevelis rois et princes dits vazimba. On sait bien que Rangitatrivotavimanjaka et Rafohy, qui sont les reines vazimba à l'origine de la dynastie issue d'Andriamanelo, furent à leur mort placées dans des *lakana mifanarona* et immergées près de Dorodosy dans ce qu'il est convenu d'appeler le *farihin-dRangita* et que le récent by pass vient de combler. Les « tombeaux » de Rangita et Rafohy à Imerimanjaka et celui de Rafohy à Alasora sont en fait des cénotaphes mémoriaux.

Certains rois et princes devenus vazimba, tout comme les *andriana* de la période postérieure, s'ils avaient des tombeaux sur la terre ferme, n'avaient pas totalement renoncé à la sépulture aquatique. Si l'on regarde bien la composition de leurs anciens sites, il y a toujours en contrebas à l'ouest (direction du profane et de l'impureté des restes mortels) un étang ou un petit lac, *dobon'andriana* ou *farihin'andriana* dit-on aujourd'hui, où étaient

⁷⁰ B. D.-RAMIARAMANANA, « De quelques aspects du fanjakana antambahoaka », *Omalý sy Anio*, 1985, n° 21-22, pp. 9-17.

⁷¹ Communication orale de B. D.-Ramiaramanana.

immergés les viscères et les sanies provenant du corps des défunts. À Analamanga, c'était l'étang d'Antsahatsiroa et à Ambohibe celui d'Ambodiakondro. À Ambohimalazabe, le lac a depuis été transformé en rizières.

Pour les temps anciens, il faut se souvenir que le corps de l'homme est reçu comme provenant de la matière inerte de la terre, et que son souffle et son sang sont des matières vivantes, divines et célestielles que le Grand Dieu a envoyées, sous forme de vent et de pluie, à la nature auparavant neutre de la terre pour lui donner la vie. Ce Grand Dieu – et par la suite ses descendants *andriana* – sont bien, sur terre, les maîtres de l'eau. Le sang et les sanies d'un prince céleste ne pouvaient être mis en terre : éléments liquides, ils devaient rejoindre l'eau soit dans la mer, soit dans une rivière ou un lac, tandis que leur souffle s'en allait vers le ciel rejoindre la maison de leur père primordial.

Que les Vazimba aquatiques ne soient pas nommés est dû à leur plus grande ancienneté. Ils sont devenus, comme dans le Sud, ces « esprits de la vie » qu'avait rencontrés Jacques Faublée⁷². Ce ne sont pas des forces de la nature qui feraient penser à une forme d'animisme, ce sont les esprits de ces hommes puissants qui ont façonné la nature qu'ils découvraient et ont humanisé sa neutralité originelle à la suite de leur divin ancêtre.

Les Vazimba de l'Ouest

Un dernier mot sur les Vazimba de l'Ouest. Ils descendent sans doute de ceux des rois et princes devenus vazimba qui régnèrent et dirigèrent l'Ankova, avant qu'elle ne devienne l'Imerina. Ils en ont relevé le nom qui leur assurait un haut statut posthume. Comme leurs ancêtres royaux et comme tous leurs analogues de la Grande Île, ils avaient le privilège de pouvoir utiliser les *hazolahy*. Rappelons ce que sont ces tambours royaux dont on joue par paire dans les grands rituels. De forme biconique, ils sont couverts d'une peau de bœuf d'un côté et d'une peau de chèvre à l'autre extrémité. La peau de bœuf est frappée par une baguette de bois et la peau de chèvre par la main nue. Alfred Grandidier nous apprend que Tovonkery leur en avait interdit l'usage depuis peu. Ce « dernier roi du Menabe », que les archives royales nomme Ratovonkery, est le petit fils de Ramitraho et le fils de Rainasy ou Renasa. Avec sa sœur Rasinaotra ou Resinaotse, il est Zanak'Andriana à Mahabo depuis 1858. L'interdiction du *hazolahy* faite aux Vazimba était donc tout à fait récente, quand Grandidier enquêtait dans la Manambolo en 1869. Après la perte de leur ancienne qualité de *Tompon'ny tany*, c'était un échelon de plus dans leur descente vers le statut de simple *vahoaka*.

Si, quittant l'Imerina, certains Vazimba étaient repartis vers l'ouest, ce n'est pas comme le suppose Jacques Dez, « parce que les rivières étaient orientées vers l'Ouest » (le déterminisme géographique n'a ici aucune pertinence), mais parce que c'est le pays où ils avaient encore des parents ou des gens qui pouvaient devenir leurs sujets. Un pays auquel, en fait, ils appartenaient culturellement de façon disons plus intime. Et notamment par la langue. Au 20^e siècle, reposant sur le fait qu'ils seraient d'origine africaine, on a pensé trouver dans le vocabulaire du parler de ces Vazimba une langue différente. Mais rien n'a été dit de la grammaire et de la syntaxe de ce parler. Et beaucoup de ces mots me sont plutôt apparus comme des formes de verlan – ce verlan que j'ai vu des *andriana* d'Imerina, ceux d'Ambohimalaza qui étaient dits *tompon'ny tany* « maîtres de la parole » –, utiliser quand ils sont au bord de la mer !

Parlant du problème de la langue, il est une autre remarque nécessaire. Face aux ancêtres des *andriana* qui venaient de la forêt de l'Est, ai-je déjà dit, les ancêtres des rois et princes de l'époque vazimba étaient venus de l'Ouest. Leur origine occidentale (et celle de leur peuple) et leur présence ont laissé des traces dans la toponymie et l'anthroponymie de

⁷² Jacques FAUBLÉE, 1954, *Les esprits de la vie à Madagascar*, Paris, PUF, 143 p.

l'Imerina actuelle. Alors que le parler en Imerina est un parler où la nasale finale proto-australonésienne fut vocalisée comme dans tous les dialectes orientaux, les parlers de l'Ouest ont perdu cette nasale. Ainsi au merina *vorona* « oiseau » correspond le sakalava *vorō*, même sens, ou encore *velona* « vivant » et *velo*, même sens; de même, au merina *kambana* « idée d'être uni, jumeau » correspond le sakalava *hambana*, même sens, ou encore *kely* « petit » et *hely*, même sens. Dans l'anthroponymie de l'Imerina des deux derniers siècles, l'on ne trouve que très peu de Ravelona, mais beaucoup de Ravelo, Razafindravelo et de Rambelo... De même, si je n'ai trouvé ni connu personne s'appelant Rakely (sauf l'unique cas du pseudonyme d'un Vazaha qui écrivait dans la presse du P.S.D. sous la 1^{re} République), nombreux sont les Rahely, Rahelisoa, Raheliharisoa et Raheliarimanana... Les princes et rois ont changé, le parler de l'ancien Ankova a suivi les pratiques des nouveaux Grands, mais dans la nomination des personnes pour laquelle on puise dans le stock des noms ancestraux, les anciennes formes de l'Ouest se sont maintenues. Les habitants de l'Ankova de l'époque vazimba sont bien les ancêtres des actuels Merina.

*

Les Vazimba, ai-je déjà dit, posent toujours problème à beaucoup de nos contemporains, et Dez se complaisait à répéter que ce « problème » n'était toujours pas résolu et que la prudence aurait voulu que l'on ne se prononçât toujours pas. Or, les sources orales, anciennes et présentes, autant que les témoignages des meilleurs explorateurs et ethnologues, qu'ils soient malgaches ou étrangers, fournissent des clefs incontestables. L'incapacité des chercheurs à y voir clair tient au fait qu'ils n'arrivent pas à se dégager du discours colonial, qu'il soit missionnaire ou administratif.

Les traditionnistes racontant l'histoire de Madagascar et des sociétés qui la composent, placent, dans les temps anciens, une période vazimba (*faha-vazimba*) sur laquelle, dans les Hautes Terres, enchaîna la période *andriana*. Mais celle-ci ayant édicté la peine capitale pour qui se livrerait à la louange de princes défunts, l'histoire des Vazimba en tant que tels, fut *ipso facto* condamnée à la dépréciation et à l'oubli. Elle n'a souvent survécu qu'entre mythes et légendes, dont le traitement erroné par des hommes de religion ou de science a donné lieu à des développements tout aussi créateurs de mythes.

Lors de ce *faha-vazimba*, seuls les grands rois et seigneurs ont pu, après leur décès, devenir Vazimba. Des différences, nous l'avons noté, existent entre période vazimba et période *andriana*. L'histoire malgache ne tourne pas en rond de façon cyclique, comme le croyait le discours colonial. Mais l'«évolution» entre ces deux périodes n'implique pas un changement total et quasi révolutionnaire. Il s'agit plutôt d'aménagements dans un monde institutionnel durable et solide. Rendons aux Vazimba leur ancienne dignité et la qualité qui fut la leur et que les souverains depuis Andriamanelo, en tant que *tompon'ny razana*, auraient voulu nous faire oublier.

Que ce fût la tradition orale malgache ou le discours colonial pour qui seul aurait dû compter le modèle français de la *reny malala* qui l'imposait à ses enfants adoptifs, l'image du primitivisme vazimba aurait visé tout un chacun à se détacher de son passé. La véritable Indépendance, avec toutes les limitations qu'impose l'actuelle mondialisation, doit reprendre possession d'une histoire détachée de toute instrumentalisation, si elle veut fonder son véritable pouvoir. Rien de ce qui est grand dans ce passé ne doit être occulté, minoré et péjoré, que cela l'eût été par la tradition orale malgache ou par le discours colonial. À nous donc aujourd'hui de faire oublier l'histoire à la sauce coloniale, qui exclut tout ce dont pourrait être fier un élève malgache.

* * *

ANNEXE I

PRIÈRES AUX VAZIMBA

I

Antsoina ianao, Vazimba ray, Vazimba reny, izay tompon'ny tany tompon'ny lanitra, izay tompon'ny rano tompon'ny alamaitso; izay Vazimba tompon'ny vato fitsaka sy Ranakandriana tompon'ny lobolobo; ry Razaizay, Rakelilavavolo, Rahiaka, Raboriboaka, Ramanitranala, avia mihazakazaka sy midodododo, avia fa tonga izahay mianakavy hanasina anareo. Ka dia vavaka ataonay etoana dia hahasoahahatsara, e Andriamanitra, e Andriananahary, e hasin'ny Vazimba sy ny Ranakandriana.

II

Hivavahana hianareo, ry Vazimba ray, ry vazimba reny, ry hasintany hasindanitra, ry hasin'ny tendrombohitra roa ambin'ny folo, Rakalampona, Rakelilavavolo, Ramaitsoakanjo, Rahalozavatra, Ratsihitavatana, Ratsaramanolana, ny any Ankaratra, ny any Andringitra, ny any Ikavontahy, ny any Bongolava, ny any Andrarakasina. Mangataka izahay mba ho salama, ry tany masina, ry Andriamanidahy, Andriamanibavy, mandrenesa ry lafintany efatra, ry zorontany valo, ry vazimba ray, vazimba reny, ny any Ambohimirandrana, ny any Felambato, ny any Migongy, ny any Ambohitrakolahy, ny any Tsiafajavona, ny any Tsiafakafo, ny any Votovorona. Miantso an-dRatrehatrehavola, Ratsotsorabolamena, Randriamisezavola, monina andrano vato, andranofalafa, fa hianareo no razambazimba, Zanahary mitety ambony loha. Avy manatry anareo, mitondra ny mamy, mitondra ny tantely, mitondra ny tsara, mitondra ny soa, mitondra ny akoholahy mena, mitondra ny jabora manitra, ka raiso ho am-bady, raiso ho an-janaka, ka aza mankarary, aza mampahory ny atỳ ho sitrana anio, ny any ho sitrana ampitso, avia Rahalozavatra sy Ratofatofa, avia manatrika, fa mitondra ny fanatitra ho anareo izahay.

III

Ry Vazimba masina, tonga amin'ity vatomasinao ity aho, mba hangata-jaza aminao, ka raha manan-janaka aho dia hanatitra voady. Koa dia mihainoa sofina, mandrenesa tadiny izay vazimba ray, vazimba reny, monina any lavitra any, any ambadiky ny bonga, any ankoatry ny avo, avia manatrika, avia manoloana izao. Eny Andriamanitra, eny Andriananahary, eny ry razana, eny ry hasin'Ambohimanga sy Antananarivo, sy ny hasin'ny bonga roa ambin'ny folo, izay nahamasina ny Andriamanjaka, ny hasin'Ambohimambola, ny hasin'Ambondrombe, ny hasin'Andriambodilova, ny hasin'Andranoro, ary ny eny Farahantsana, mandrenesa sofina, mitania tadiny, ny vavako no miteny, ny sofiko no mihaino, ny masoko no mijery, ny tanako no misafo anao, vatomasina ity!

(Dia safoiny ny vato amin'izay asafony ny kibony ny tanany).

Mangataka anao, Vazimba ray, Vazimba reny, aho, mba hanan-jazalahy, hanan-jazavavy, ry Vazimba ray, Vazimba reny, izay Andriamanitra masina, izay tompon'ny tany, enga anie ka mba hotanteraka ny fangatahako ka hanan-jazalahy sy zazavavy aho.

PRIÈRES AUX VAZIMBA

I

Ici, nous t'invoquons, toi qui est de père et de mère Vazimba, qui est maître de la terre et maître du ciel, qui est maître de l'eau et maître de la forêt vierge, toi qui es le Vazimba maître de la roche plate, et toi Ranakandriana, maître du fourré impénétrable, et vous tous, Razaizay, Rakelilavavolo, Rahiaka, Raboriboaka, Ramanitranala, empressez de venir sans tarder, venez, car toute notre famille est venue vous sanctifier.

C'est une prière que nous vous faisons ici, pour obtenir ce qui est bon et bien, ô Andriamanitra, ô Andriananahary, ô sainte puissance des Vazimba et des Ranakandriana.

II

Si l'on vous prie, ô vous qui êtes de père et de mère Vazimba, ô sainte puissance de la terre et sainte puissance du ciel, ô sainte puissance des douze collines, ô Rakalampona, Rakelilavavolo, Ramaitsoakanjo, Rahalozavatra, Ratsihitavatana, Ratsaramanolana, vous de l'Ankaratra, vous de l'Andringitra, vous d'Ikavontahy, vous du Bongolava, vous d'Andrarakasina, nous vous demandons la santé, ô terre sainte, ô Dêités mâles et Dêités femelles, écoutez, vous les quatre côtés de la terre, vous les huit orientations cardinales, vous qui êtes de père et de mère Vazimba, vous d'Ambohimirandrana, de Felambato, de Migongy, d'Ambohitrakoholahy, du Tsiafajavona, du Tsiafakafo, de Vontovorona.

Nous invoquons Ratrehatrehavola, Ratsotsorabolamena, Randriamisezavola, vous qui demeurez dans une maison de pierre, dans une maison de falafe, car c'est vous qui êtes les ancêtres des Vazimba, les Zanahary qui cheminent au dessus de nos têtes.

Nous venons en votre présence, portant la douceur, portant le miel, portant le bon, portant le bien, portant le coq rouge, portant le suif parfumé; aussi prenez-les pour vos conjoints, prenez-les pour vos enfants, et aussi ne nous rendez pas malades, ne nous rendez pas malheureux, qu'ici obtienne la guérison ce jour, qu'ailleurs obtienne la guérison demain, venez Rahalozavatra et Ratofatofa, venez en ces lieux, car nous vous apportons les offrandes.

III

Ô saint Vazimba, je suis venu près de cette pierre sacrée qui est tienne, pour te demander un enfant, et quand j'aurai un enfant, je te ferai l'offrande que je te promets. Que les oreilles entendent de quiconque est de père et de mère Vazimba, qu'il demeure là-bas au loin, qu'il demeure sur l'autre côté de la colline, qu'il demeure au delà des hauteurs, venez en ce lieu, venez en notre présence. Oui, Andriamanitra, oui, Andriananahary, oui, vous les ancêtres, oui, vous la sainte puissance d'Ambohimanga et d'Antananarivo, et la sainte puissance des douze collines qui avez pu consacrer le Souverain, la sainte puissance d'Ambohimanambola, la sainte puissance de l'Ambondrombe, la sainte puissance d'Andriambodilova, la sainte puissance d'Andranoro, et vous de Farahantsana, écoutez bien toutes oreilles ouvertes, c'est ma bouche qui parle, ce sont mes oreilles qui écoutent, ce sont mes yeux qui voient, ce sont mes mains qui te caressent, ô pierre sacrée que je touche !

(Alors elle caresse la pierre avec les mêmes mains qu'elle se caresse le ventre).

Je te demande, à toi qui es Vazimba de père et de mère, d'avoir un garçon, d'avoir une fille, ô toi qui es Vazimba de père et de mère, qui es un saint Andriamanitra, qui es maître de la terre, puisses-tu vraiment réaliser ma demande d'avoir un garçon et une fille.

[Textes et Traductions extraits de Charles RENEL, *Ancêtres et Dieux. Anciennes religions de Madagascar*, Tananarive, Pitot de la Beaujardière, 1923, 262 p.]

*

ANNEXE II

NY VAZIMBA RAMATSATSO TAO AMBATOFOTSY

Texte recueilli à Ambatofotsy, pays zanadralambo en Avaradrano, en 1989 par Harinoromanitra RAMANANTSOA auprès de Razafindrangory, paysanne octogénaire, qui le tenait de son père. Ramatsatso était l'un des palladia du Royaume ou *sampin'Andriana*.

Araky ny fitantaran'ny raiko, dia fahiny ela be hono teto amin'ity tananan'Ambatofotsy ity dia nisy Vazimba ary teo amin'ny sampanana hiviliana ho any amin'ny fasan-dRabearivelo iny no nisy fasana izay natahoran'ny olona teto satria fasan'izany Ramatsatso Vazimba izany. Raha avy nihinana hena kisoa na hen'ondry dia tsy nahazo nandalo teo amin'ilay fasana, indrindra amin'ilay hariva menamasoandro iny azony nanjary tsy hita izay olona nihinana izany. Notompoin'ny olona, indrindra fa ny avy any ivelan'Ambatofotsy, io Vazimba io ary teo amin'ilay vatofotsy ao andrefan-tanàna io dia nisy «vatomasina» izay nanasinana ny zavatra naterina teo amin'ilay fasana. Avy eo amin'io «Vatomasina» io niampita mankany ambany atsinanana any amin'ny renirano hono dia nisy fotoana ahitana zavatra nataon-drizareo taloha hoe : faroratra fotsy no tetezin'ny omby, ao ny mena, vanga, mavo ary fotsy loha. Koa rehefa manasina ny mpino ny Vazimba, izany hoe ireo mpivavaka aminy, dia miantso hono rizareo hoe : «O ry kala mena, ry kala vanga, ry kala mavo ary ny fotsy loha; tonga eto izahay hamangy ka misehoa ianareo raha efa ao Ramatsatso», dia raha ao hono dia miseho ireo omby ireo. Samy mahita izany daholo izay rehetra mijery hono nefa raha mitady hanakaiky ilay toerana nisehoany ianao dia tonga dia tsy hita teo ireo.

Tato aoriana dia nanao izay nandroahina izany zava-maizina izany hono ny olona teto an-tanàna ka nitsofana bingona sy nanotàna fady amin'ny fampihinanana henakisoa sy hen'ondry ny olona ilay toerany isan-kerinandro. Koa indray maka hono dia nisy tadio nitsoka mafy ary tsy hita niaraka tamin'izay na ilay nolazaina fa fasam-bazimba na ilay «vatomasina». Ny olona teto moa dia tsy mba nanana fady fa teo aloha manko na tsy nifady aza dia toa voatery satria nety mandalo eo akaikin'ilay fasana.

Traduction

(Jean-Pierre Domenichini)

LE VAZIMBA RAMATSATSO À AMBATOFOTSY

Selon ce que mon père m'a raconté, il y a bien longtemps dans ce village d'Ambatofotsy, il y avait un Vazimba et c'est au carrefour où l'on tourne pour aller à la tombe de Rabearivelo que se trouvait cette tombe que craignaient les gens d'ici, car c'était la tombe de Ramatsatso. Quand on venait de manger de la viande de porc ou de mouton, l'on n'avait pas le droit de passer près de cette tombe, surtout en fin d'après-midi quand le soleil darde ses rayons rouges, car toute personne qui en avait mangé pouvait disparaître et l'on ne pouvait plus la voir. Ce Vazimba, les gens lui rendaient un service de respect et d'obéissance, et c'est près de cette pierre blanche à l'ouest du village où il y avait une « pierre sacrée » que l'on consacrait les offrandes que l'on portait au tombeau. Venant de cette « Pierre sacrée » quand on descendait pour passer la rivière à gué, il y avait des moments où l'on voyait ce qu'ils faisaient autrefois : sur les fils blancs d'une toile de soie où cheminaient les zébus; il y en avait là à robe rousse, à robe tachetée, à robe marron et d'autres qui avaient la tête blanche. Aussi quand viennent les sanctifier ceux qui croient aux Vazimba, c'est-à-dire ceux qui

viennent les prier, ils les appellent, dit-on, disant : « Ô! Vous les belles rousses, les belles tachetées, les belles brunes et les têtes blanches, nous sommes venus vous rendre visite, et faites-vous voir, si Ramatsatso est déjà là », et s'il était là, dit-on, ces vaches apparaissaient. Tout le monde pouvait les voir, dit-on, mais si vous cherchiez à approcher l'endroit où elles étaient apparues, elles disparaissaient aussitôt.

Par la suite, les gens du village firent ce qui chassa ces choses des temps obscurs, dit-on, et l'on sonna du cor [ou du clairon] et l'on transgressa les interdits en faisant manger aux gens de la viande de porc et de mouton dans cet endroit chaque semaine. C'est pourquoi, dit-on, il y eut une fois un tourbillon qui souffla très fort et qui fit disparaître en emportant à la fois ce qu'on disait être une tombe de Vazimba et une « pierre sacrée ». Les gens d'ici, il faut le savoir, n'avaient pas d'interdits, mais autrefois vraiment, même si l'on n'avait pas d'interdit, l'on était obligé de les respecter, lorsqu'on en arrivait à passer à côté de la tombe.

* * *